DR E. OSTY

CHARLES RICHET
(1850- 1935)

1936

CHARLES RICHET

(1850- 1935)

CHARLES RICHET
(1850-1935)

Avec le sentiment que j'oublierai bien des choses et que mon évocation sera faible, je vais entreprendre en ces pages de résumer ce que fut la merveilleuse vie intellectuelle de Charles Richet.

*
* *

Préparation à la vie

Charles Richet naquit à Paris, le 26 août 1850, dans une famille où il trouva une ambiance d'intelligence et de savoir particulièrement favorable au développement de cette curiosité de tout, de cette avidité de recherche qui devaient lui faire explorer les principaux domaines du savoir humain.

De son père, Alfred Richet, chirurgien des hôpitaux, professeur à la Faculté de Médecine, il reçut la curiosité scientifique, l'habitude de l'observation précise, de l'expression simple et claire de la pensée, et de plus, l'exemple d'une activité incessante.

Son grand père maternel, Charles Renouard, Conseiller à la Cour de Cassation, pair de France, développa chez lui le goût des lettres, de la philosophie, de la sociologie, de l'apostolat humanitaire. Ce juriste éminent eut une forte influence sur le jeune esprit naturellement ouvert à toutes choses et particulièrement aux idées généreuses, humaines. «C'est à lui, a écrit Charles Richet, que je dois, outre bien d'autres préceptes, la profonde horreur de la guerre, la haine des monarques et des Napoléons, l'amour de la liberté et de la justice.»

Elève au lycée Bonaparte, il trouve autant d'attrait à la littérature qu'aux sciences. Tout ce dont il s'occupe fixe son esprit. En Rhétorique, il décide qu'il sera écrivain, et l'on imagine quel stimulant ce lui fut. En Philosophie il prend un goût très vif pour la Psychologie. Les études secondaires finies il s'oriente vers la Médecine. Science, littérature, psychologie, resteront ses activités préférées.

Initiation à la recherche expérimentale.

Après une seule année d'externat dans les hôpitaux, Charles Richet fut reçu interne et entra dans le service du chirurgien L. Le Fort. Tout autre, à sa place, eut employé son temps à remplir sa fonction, à s'instruire dans la spécialité qu'il ne connaissait guère et à se préparer aux futurs concours. Eut-il le sentiment obscur que telle n'était pas sa voie ou fut-il intéressé par des phénomènes pour lui nouveaux, à un degré excluant momentanément tout autre intérêt ? Le fait fut qu'il consacra exclusivement cette première année d'internat à l'étude du *somnambulisme*.

« J'eus l'occasion, a-t-il écrit, de voir quelques cas de somnambulisme qui paraissaient inexplicables et sur lesquels on était unanime à se prononcer négativement. Mais je constatai sans hésitation que le sommeil hypnotique existait réellement. A cette époque je transformai tous les soirs ma salle de malades en véritable « Cour des miracles ». J'observai les phénomènes les plus importants du somnambulisme, l'anesthésie avec

dédoublement de la personnalité, les hallucinations provoquées artificiellement et bien d'autres encore. Quelques uns de ces phénomènes étaient déjà connus, mais encore contestés. D'autres, par contre, étaient complètement nouveaux. En 1875, je voulus les publier et commençai mon mémoire par ces mots : « II faut un certain courage pour prononcer le mot de somnambulisme « (cette phrase pourrait servir d'épigraphe à beaucoup de mes écrits ultérieurs). Mon père que je consultai avant la publication me dit : « Tu veux donc te rendre impossible ? ». - Ce n'est pas se rendre impossible que d'oser dire la vérité » lui répondis-je. « Eh bien ! fais le donc, s'écria-t-il », et l'article parut dans le journal d'Anatomie et de physiologie de Charles Robin.

Les faits dont j'avais été témoin éveillèrent en moi un tel intérêt que je me décidai à abandonner complètement la carrière chirurgicale et à m'abandonner exclusivement à la physiologie. »

Cette orientation vers la physiologie l'amena pendant son internat chez Marey, au Collège de France, pour étudier la méthode graphique, indispensable aux enregistrements de tout ce qui était mouvement. Dans cet établissement aux enseignements divers, il trouva le milieu le plus approprié à sa curiosité en toutes directions.

« Nos relations, a écrit le Professeur d'Arsonval, remontent à 60 ans ..... Je rencontrais ce grand jeune homme, à peine mon aîné de quelques mois, pensif et sympathique, dans tous les recoins du Collège de France. « - Je travaille chez Berthelot » me disait-il un jour. « Je viens de consulter Ranvier ou Balbiani ou Mascart », me disait-il le lendemain. D'autres fois je le voyais sortir d'un cours de littérature, de philosophie, d'économie politique, voire d'égyptologie.

Sa curiosité, son besoin de savoir étaient insatiables… Devenus intimes, je le taquinais parfois : « Tu fais des infidélités à la Faculté, on ne voit que toi au Collège, » lui disais-je en riant. - « Quoi d'étonnant, me répondait-il, votre devise n'est-elle pas *Docet omnia*. C'est ce qui m'attire et me retient près de vous tous, c'est un milieu unique pour les curieux comme moi. ».

Je peux affirmer avec vraisemblance et d'après nos conversations que Charles Richet doit son originalité d'abord à sa brillante hérédité et aussi en partie à ce milieu du Collège de France où il se plaisait tant…».

Désormais physiologiste, Charles Richet passa le reste de son internat à acquérir les techniques de l'expérimentation physiologique et en même temps à effectuer des recherches personnelles. Outre le laboratoire de Marey, les laboratoires de Claude Bernard, Vulpian, Wurtz, Berthelot lui furent ouverts.

Ce fut chez Marey qu'il fit sa première étude expérimentale sur *l'irritabilité* des muscles, en se servant de l'écrevisse, et ce fut le départ d'une longue étude ultérieure sur la physiologie des nerfs et des muscles.

Sa thèse de doctorat, *Etudes expérimentales en clinique sur la sensibilité*, fut déjà l'exposé de travaux personnels que n'influencèrent aucun des maîtres ci-dessus cités.

Ensuite se poursuivit une succession de découvertes physiologiques, cependant que l'ascension du savant se jalonnait ainsi : agrégé de physiologie à la faculté de médecine en 1878, professeur de physiologie en 1887, membre de l'Académie de Médecine en 1898, Prix Nobel de physiologie en 1913, membre de l'Académie des Sciences en 1914, Jubilé scientifique devant une Assemblée internationale de savants en 1926.

Ce qui va suivre rappellera ce que fut le savant, l'écrivain, le sociologue, le psychologue, le curieux de tout, l'homme.

Le Physiologiste.

Dans son curieux petit livre, *Le savant*, Charles Richet, avec une modestie rare a écrit, chapitre « la genèse des expériences » : «…je voudrais montrer (à propos de mes recherches) combien, dans une découverte quelconque, médiocre ou importante, notre rôle personnel se ramène à peu de chose, si peu de chose que ce n'est rien… Pourtant on reconnaîtra que le hasard doit être aidé par la persévérance. »

Oui, mais il doit de plus, le hasard, c'est à dire ici la circonstance heureuse, se présenter à une intelligence qui en comprenne immédiatement la signification et puisse et sache la dégager. La découverte scientifique est le produit de la circonstance favorable et du génie qui la met à profit.

La vie de Charles Richet nous montre, sous bien des aspects, ce curieux spectacle.

Cependant qu'il voyageait en Egypte en 1876, son maître de dernière année d'internat, le chirurgien Verneuil, le pressa de rentrer à Paris en vue d'une intéressante étude. Il a opéré un jeune homme atteint d'oblitération de l'œsophages à la suite de l'ingestion accidentelle d'un caustique et il lui a fait une fistule gastrique pour l'alimenter par sonde : bonne occasion d'étudier la *digestion stomacale* et la *composition du suc gastrique*.

Charles Richet revient au plus vite à Paris et se met aussitôt à l'étude de la sécrétion gastrique, s'aidant des conseils de Berthelot dont il fréquente le laboratoire au Collège de France.

Son étude magistralement menée met au point la composition du suc gastrique et détermine particulièrement que l'acidité de ce suc est due à l'acide chlorhydrique, ce qui était inconnu, et que cet acide n'est jamais dans l'estomac à l'état pur.

En 1879, à la société de Biologie, il entend exposer que des hémorragies internes peuvent être arrêtées par des injections de lait dans les veines.

Pour vérification, il reproduit avec le Dr. R. Moutard-Martin cette expérience sur des chiens et il constate que l'injection de lait est toujours suivie de l'évacuation d'une urine abondante et claire.

A quoi est due cette diurèse ? Il cherche d'abord à savoir si c'est à l'eau du lait. L'expérience lui apprend tout d'abord, que non seulement l'eau injectée dans les veines n'augmente pas la sécrétion urinaire, mais l'arrête. Puis il arrive à déceler que les agents diurétiques du lait sont les sucres : glucose, saccharine, lactose.

L'action diurétique des sucres est une notion introduite en thérapeutique. Encore aujourd'hui certaines insuffisances de la sécrétion rénale sont traitées par une solution aqueuse de glycose (sérum glucosé)

De 1881 à 1885, Charles Richet étudie la *chaleur animale* et la *respiration*. A un moment il expérimente comparativement l'effet de la tétanisation des muscles par courant électrique sur chiens à jeun et sur chiens

nourris, cela dans le but de constater l'éventuelle différence, dans ces deux conditions, de l'accroissement de température par la tétanisation musculaire.

Contrairement à son attente il ne trouva aucune différence dans ces deux conditions, mais cela fut l'occasion d'une constatation inattendue : les chiens muselés, parce que mordeurs, s'échauffent vite, jusqu'à atteindre une température mortelle, tandis que les non muselés prennent une respiration haletante et ne s'échauffent pas ou à peine.

Cela l'amena à déterminer, à l'aide d'expériences complémentaires, *que la respiration fréquente refroidit le sang par exhalation d'eau*. La cause et le mécanisme de la polypnée thermique étaient établis.

Dans cette même série de recherches Charles Richet trouva que le *frisson*, effectuant un travail musculaire notable et en conséquence une production de chaleur, est un régulateur automatique de la température quand le corps, pour un motif quelconque, se refroidit.

Outre la notion de la régulation thermique par la polypnée et le frisson, Charles Richet établit dans cette longue et admirable étude expérimentale : l'action du système nerveux sur l'acte respiratoire, les rapports entre l'acte respiratoire et les échanges organiques, et que les échanges respiratoires sont proportionnés à la surface des corps et non au volume.

Cette série de recherches sur la chaleur animale mit le lucide savant au premier rang des physiologistes du temps.

II était alors agrégé de physiologie à la Faculté de Médecine. Deux ans après (1887) on lui donnait la chaire et le laboratoire de physiologie.

Le laboratoire était pauvrement installé. Le génie de Charles Richet, allait y faire ses plus importantes découvertes.

En vue de ses recherches expérimentales sur animaux, Charles Richet sentit le besoin de disposer d'un anesthésique qui éviterait à la fois toute souffrance aux indispensables victimes et n'aurait pas la toxicité des stupéfiants jusqu'alors employés, lesquels altéraient le fonctionnement du cour et viciaient en conséquence bon nombre d'expériences.

Il intéressa à cette recherche le Professeur Hanriot, directeur du laboratoire de chimie à la Faculté. De leurs essais en commun, l'un effectuant des combinaisons diverses du chloral, l'autre mettant à l'épreuve les substances, il sortit le *chlorose*, combinaison du chloral et du glycose qui produit, par ingestion ou injection intra-veineuse, un sommeil calme sans perturbation des centres nerveux et des réflexes. Ainsi devenait obtenues l'immobilité et l'insensibilité, avec conservation des automatismes organiques.

Avec le même collaborateur Hanriot, Charles Richet mit au point un nouveau procédé d'analyse quantitative des gaz respiratoires. De nombreux essais sur des animaux et sur l'homme leur firent établir avec exactitude la quantité d'oxygène consommée par la respiration et celle de l'acide carbonique produit par la respiration. Ainsi était déterminable avec précision le *quotient respiratoire*.

A cette époque, Charles Richet voulut vérifier s'il était vrai que le foie joue un rôle actif dans la formation de l'urée.

Il le fit par des expériences simples et précises qui apprirent

1° que le foie « in vitro »» produit de l'urée ;

2° qu'il produit l'urée en grande partie aux dépens de l'acide urique et des urates.

Cela introduisit cette notion en médecine : que l'uricémie, c'est à dire la surcharge du sang en acide urique et urates est due à un trouble fonctionnel du foie.

Dans le même temps, approximativement, se place l'étude de la *phase réfractaire dans l'excitation des nerfs et des muscles*, pour laquelle Charles Richet eut pour collaborateur André Broca.

Marey avait découvert que le muscle cardiaque n'était pas électriquement excitable continûment et que pendant un temps bref il perdait sa conductibilité.

Charles Richet voulut se rendre compte si c'était une loi générale du système neuro-musculaire. II institua une série d'expériences qui apprirent :

1° qu'en effet, après une excitation électrique d'un nerf moteur, une deuxième excitation reste sans effet ;

2° que cette période d'inexcitabilité, dite période réfractaire, est égale à un douzième de seconde, c'est à dire à celle du temps de vibration du tissu en cause.

Charles Richet aborda dans la suite *l'étude de la teneur de l'organisme en chlorure de sodium*.

Il en dégagea que quel que soit le régime, la quantité de sel reste presque toujours identique dans les tissus.

Les régimes déchlorurés dans des déficiences de l'élimination rénale ont été la conséquence de cette série d'études.

Cette succession de recherches, toutes aboutissant à des applications médicalement utiles, nous amène à l'une des grandes découvertes de Charles Richet, par laquelle la thérapeutique s'enrichit d'un mode curatif nouveau : la *sérothérapie*.

Nous sommes alors en 1887. Charles Richet a 37 ans, il vient d'être nommé professeur de physiologie.

Quelques années auparavant il avait eu l'idée que l'injection du sang d'un animal réfractaire à une maladie, à un autre animal non réfractaire immuniserait peut-être celui-ci. Secondé par son ami le Dr. J. Héricourt, il veut demander à l'expérimentation ce que vaut l'idée qui depuis quatre ans le hante.

II sait que le lapin est particulièrement sensible à l'infection par le staphylocoque pyoseptique. A des lapins il injecte par voie intra péritonéale du sang de chiens soit réfractaires au staphylocoque pyoseptique, soit guéris d'une infection antérieure. Et peu de temps après il leur injecte une culture du microbe qui doit les rendre malades et les faire mourir. Les lapins ne meurent pas. L'idée de Richet était juste. Le principe de la sérothérapie est trouvé : *le sang d'un animal immunisé, injecté à un animal non immunisé confère à ce dernier l'immunité.*

Charles Richet se rend compte du parti à tirer d'une telle révélation. II décide d'en faire immédiatement l'application au traitement d'une maladie humaine. Laquelle ? C'est l'objet d'une discussion avec le Dr. Héricourt. Richet penche pour le charbon ou pour la diphtérie. J.Héricourt objecte que la tuberculose est une maladie plus répandue et aussi que son microbe est mieux connu. II n'y avait alors aucun motif de penser que la sérothérapie de la tuberculose était sans avenir. La tuberculose fut choisie. Charles Richet et son collaborateur travaillèrent pendant deux ans à la mise au point de ce nouveau procédé thérapeutique.

Tout d'abord ils essayèrent d'immuniser des lapins en leur injectant du sang de chien malade ou à demi immunisé. Les résultats ne furent que de prolonger leur vie, c'est à dire l'acquisition d'une résistance relative.

Ils résolurent d'appliquer à l'homme ce mode thérapeutique avec l'espoir que l'homme réagirait mieux. Pour cela, ils préparèrent du sérum de sang de chien tuberculeux en ampoules. Le 6 décembre 1890 ils firent la première injection de sérum thérapeutique à un homme, atteint de tuberculose articulaire, dans le service du chirurgien Verneuil.

Cependant que Charles Richet perdait du temps au traitement sérothérapique d'une maladie qu'aucun sérum depuis n'a guérie, Behring et Kitasako, en Allemagne, procédaient à des expériences positives d'immunisation des rats et des cobayes contre la diphtérie, et le 3 décembre 1890, c'est à dire trois jours avant la première injection par Charles Richet de sérum à fins curatives chez l'homme, ils publiaient un mémoire établissant : que le sang des animaux immunisés contient une antitoxine et que cette antitoxine s'oppose aux effets nocifs de la toxine sécrétée par le microbe de la diphtérie.

Tôt après, Behring en Allemagne et Roux en France mettaient au point un sérum antidiphtérique.

Historiquement, il est évident que le principe de la sérothérapie a été découvert par Richet en 1887, ainsi qu'en témoigne sa note à l'Académie des Sciences du 5 novembre 1888.

Toutefois ce fait, de vérification bien facile, a mis bien longtemps en France a être reconnu. II ne l'est pas encore en tous pays.

Behring a revendiqué d'avoir trouvé le principe de la sérothérapie et l'Allemagne l'a soutenu dans cette injuste revendication.

Quant au monde scientifique français, il ne s'est pas comporté comme l'Allemagne envers Behring, tant s'en faut. L'Académie des Sciences n'a attaché aucune importance à la note de Charles Richet du 5 Novembre 1888. Et quant, ensuite, il a voulu publier les détails de sa découverte dans les *Archives de Médecine expérimentale*, la rédaction lui a retourné le manuscrit, comme ne valant pas d'être publié. Bien plus, les milieux médicaux français s'attachèrent à attribuer au Dr. Roux la découverte de la sérothérapie, ce qui contribua fortement, dans le monde savant de tous pays, à en reporter le mérite à Behring.

Charles Richet a du se servir de toutes les occasions favorables pour faire entendre la vérité, laquelle est que Behring, puis Roux ont appliqué au traitement de la diphtérie la sérothérapie découverte par lui.

Justice lui est enfin rendue, en France du moins, puisque les très nombreux articles nécrologiques qui ont paru ont mentionné unanimement parmi ses découvertes celle de la sérothérapie.

Son vain effort de la sérothérapie de la tuberculose a du moins valu à Charles Richet de trouver qu'on pouvait obtenir chez les tuberculeux des améliorations considérables et des guérisons par ingestion de viande crue.

Dans un lot de 16 chiens soumis à une même injection tuberculeuse, l'un d'eux, nourri exclusivement de viande crue échappa seul à la mort, et même conserva un état florissant. Ce fut cette constatation non volontairement provoquée qui donna à Charles Richet l'idée qu'il y avait là quelque chose à mettre en lumière.

Des expériences, celle-là voulues et provoquées, lui montrèrent régulièrement ensuite que les chiens nourris à la viande crue résistaient à l'infection, tandis que les autres périssaient.

Quoi dans la viande crue avait cette vertu ? Par des expériences simples il détermina que c'est le jus, le suc, le reste n'ayant aucune action. Charles Richet donna le nom de *Zomothérapie* au traitement par la viande crue.

Durant la guerre il soigna de nombreux soldats tuberculeux par le jus de viande crue et il constata le retour de l'appétit, l'augmentation du poids par le développement du tissu musculaire et l'augmentation de la force musculaire.

En contre-partie il observa que les chiens exclusivement nourris à la viande cuite meurent en 3 mois environ, et il constata le même fait chez les poissons.

La publication de ces observations fut un apport important à la diététique des maladies par carence et de la tuberculose.

Peu de temps après sa découverte de la sérothérapie, qui apporta à la médecine une féconde méthode d'immunisation (prophylaxie) et de guérison, Charles Richet fut amené par les circonstances à découvrir un phénomène biologique quasi de sens contraire et dont les conséquences pratiques ont été considérables et le deviendront vraisemblablement toujours plus.

Etudiant sur le chien, aidé du Dr. M. Portier, l'action d'un liquide extrêmement toxique des tentacules de l'actinie (anémone de mer) il se servit, par économie de bêtes, pour injections nouvelles, des mêmes chiens qui avaient subi antérieurement une première injection du poison et étaient sortis vivants de l'épreuve.

En raison du phénomène d'accoutumance, il s'attendait à ce qu'une deuxième injection produisit des symptômes d'intoxication moindres que les premiers. Ce fut le contraire qui arriva. La deuxième injection à même quantité foudroya les bêtes.

Ce fut le départ d'une recherche expérimentale qui se poursuivit pendant des années et qui aboutit à établir que *: certaines substances injectées pour la seconde fois à un animal ont une action mortelle à une dose bien plus faible que celle de la première dose minima mortelle.*

En d'autres termes, il devenait établi que certains toxiques sensibilisent le corps par la répétition de leur action, au lieu de l'accoutumer.

Charles Richet donna à ce phénomène le nom d'Anaphylaxie (de *ana*, qui détruit, *phylaxie*, la protection) par opposition à la prophylaxie qui sauve et aide l'organisme.

Et il publia son étude expérimentale dans le livre *L'anaphylaxie*.

A la suite de cette découverte le prix Nobel de physiologie lui fut décerné en 1913.

Coï ncidence curieuse, parmi le grand nombre d'applications pratiquement utiles que la découverte de l'anaphylaxie a suscitées, l'une a supprimé les risques graves de la sérothérapie, découverte antérieure de Charles Richet.

La généralisation et l'extension de la thérapeutique par les sérums avaient, en effet, appris qu'après une première injection d'un sérum, une nouvelle injection de sérum, quelques semaines, quelques mois et même quelques années après, déterminaient quelque fois un choc grave.

Par l'anaphylaxie on comprit que ce n'était pas ce sérum lui-même qui produisait cette brutale intoxication, et que le choc était dû à une sensibilité spécifique acquise de l'organisme. Cette notion inspira des procédés d'utilisation des sérums qui enlevèrent tout risque sérieux à la sérothérapie.

Quantité d'autres obscurités médicales s'éclairèrent. On comprit que bien des désordres pathologiques sont dus à la sensibilisation du corps à certains aliments, à des viciations infimes de la chimie humorale et des sécrétions internes, etc… Des asthmes, des dyspnées, des affections nerveuses et mentales, des migraines, des rhumatismes, etc, etc… furent considérés comme relevant du phénomène d'anaphylaxie, traités en conséquence et très souvent guéris.

On utilise même couramment le choc anaphylactique provoqué (injections de peptones, de lait, de colloï des divers etc…) en vue de produire des retours à l'équilibre fonctionnel de santé.

L'anaphylaxie a fait faire et fera faire à la thérapeutique, directement et indirectement, un progrès immense. Ce ne sera que dans un long temps qu'on pourra apprécier ce qu'aura été le potentiel d'application de cette découverte.

Ses travaux sur l'immunisation et sur la sensibilisation incitèrent Charles Richet à rechercher si ces caractères acquis par un organisme sont transmissibles par hérédité. Bien des constatations cliniques, se dit-il, le donnent à penser et si la preuve expérimentale en devenait faite, on comprendrait quelque chose à bien des prédispositions morbides constitutionnelles.

Pour rendre l'observation simple, et en cas de succès, la démonstration très probante, il choisit le microbe, être monocellulaire, comme sujet d'expérience, et parmi les microbes : le ferment de l'acide lactique. L'activité de ce ferment dans son milieu de prédilection, le lait, est facilement mesurable par simples titrages de l'acidité.

Cette simplification de la condition d'observation permit à l'ingénieux chercheur de se faire une abondante documentation expérimentale sur la transmission héréditaire des modifications physiologiques produites chez les ferments par des toxiques. L'aide persévérante de quelques élèves du laboratoire fit effectuer plus de 200.000 titrages.

Il en résulta ces conclusions

1° les microbes du lait réagissent aux toxiques tantôt par anaphylaxie, tantôt par accoutumance ;

2° l'anaphylaxie, de même que l'accoutumance, deviennent héréditaires.

Ainsi fut établie expérimentalement *la transmission héréditaire des caractères physiologiques acquis.*

Charles Richet prit un intérêt très grand à cette recherche et il était certainement dans son intention de la poursuivre à d'autres plans de la série animale, si j'en juge d'après ce qu'il m'en a dit.

Mais il en était là de ses travaux quand la limite d'âge (75 ans) lui enleva la chaire d'enseignement de la physiologie qu'il occupait depuis 37 ans[1] et du même coup son laboratoire.

Je crois qu'il se fut organisé un laboratoire privé et qu'il eut continué ses recherches s'il n'avait été que physiologiste. Il a dû y songer. Mais la physiologie n'avait jamais, tant s'en faut, absorbé sa vivace activité.

Il estima qu'il avait apporté un suffisant tribut aux sciences biologiques. Les dix dernières années de sa vie, à un âge où la plupart se reposent ou sont devenus improductifs, il les employa à répandre par les livres la diversité de ses connaissances.

*
* *

En terminant ce chapitre sur Charles Richet physiologiste, je ne dois pas oublier que ce génial investigateur voulut que ceux qui s'engagent dans la recherche physiologiste trouvent facilement tous les renseignements utiles. Dans ce but il commença en 1893 la publication du *Dictionnaire de Physiologie*. Par ordre alphabétique les sujets y étaient traités et dans leurs plus infimes détails. L'état de la science physiologique moderne devait y être tout entier représenté. Œuvre unique en son genre, puisqu'elle réunissait les efforts de collaborateurs remarquables, de spécialistes des principales questions.

La France, hélas, si gaspilleuse d'argent pour fins politiques, est d'une avarice sordide pour les savants. La publication, par fascicules, du dictionnaire fut arrêtée pendant la guerre, à l'article : *Moelle épinière.*

Charles Richet me donna, il y a quelque années, les dix volumes parus : « Voilà, me dit-il, une publication qui m'a donné beaucoup de travail, beaucoup de soucis. J'ai espéré la mener à sa fin. Espoir fini. Le

[1] Il avait préalablement enseigné pendant 10 ans comme agrégé.

précédent éditeur de l'œuvre ne veut pas courir les risques de la suite et je n'ai pas trouvé un autre éditeur pour le remplacer. » Cela était dit avec la tranquillité d'expression d'un homme qui a tôt appris à se résigner devant les inexorables fatalités de la vie, y compris la bêtise humaine.

Charles Richet et l'Aviation.

En 1890, Charles Richet avait 40 ans et depuis quelques années était Professeur de Physiologie à la Faculté. Son maître Marey le mit alors en rapport avec un ingénieur, Victor Tatin, qui fréquentait depuis quelques temps son laboratoire et s'y livrait à des essais de réaliser le vol par le plus lourd que l'air.

V. Tatin était venu auprès de Marey pour s'instruire, à la lumière des enregistrements cinématographiques de celui-ci, sur le vol des oiseaux.

Cherchant à imiter le vol des oiseaux, V. Tatin construisait de petits appareils à ailes battantes, animées par un petit moteur à vapeur, le moteur à essence n'étant pas inventé. Mais il avait beau reproduire au plus près les mouvements des ailes, ses appareils ne tenaient pas dans l'air.

Charles Richet s'intéressa aux efforts de ce chercheur tenace. Marey lui conseilla de travailler avec Tatin.

La première collaboration de Charles Richet fut de persuader Tatin que la solution du problème serait donnée probablement non par l'aile battante, mais par l'aile fixe, laquelle produirait le vol à la manière des grands oiseaux planeurs.

Et voici le déjà célèbre physiologiste accroché à la question de l'aviation.

Un appareil d'étude fut construit. Il pesait 37 kilos, n'ayant qu'à se transporter lui-même. De 1890 à 1895 quatre essais eurent lieu. Ce ne fut pas tout d'abord le succès. Toutefois l'appareil, d'amélioration en amélioration, arriva à franchir 375 mètres. Une stèle commémorative a été dressée sur la falaise du Cap de la Hève, près du Havre, au lieu même d'où fut lancé le premier appareil.

Ce médiocre résultat des essais, les deux chercheurs le trouvèrent assez encourageant pour les décider à construire une machine de volume à transporter deux personnes. V. Tatin et Charles Richet seraient naturellement à bord. « Charles Richet était tellement persuadé, a écrit Gaston Bonnier, qu'il monterait prochainement dans les airs, qu'il apprit à nager pour les essais futurs devant être faits au-dessus de la mer. »

L'appareil était en construction lorsque vint d'Amérique la nouvelle que les frères Wright avaient résolu le problème de l'aéroplane.

« Mes tentatives avec Tatin, ai-je entendu de Charles Richet, étaient qualifiées de folie. On riait. On me tenait pour illuminé, désinséré du réel. Les caricaturistes me représentaient avec ma tête d'adulte et un corps d'enfant et tenant comme un jouet un aéroplane sous un bras. Les compétences ne prenaient pas au sérieux notre certitude du vol mécanique plané. Elles ne s'y intéressèrent pas plus que l'Académie des Sciences ne s'était intéressée à ma note sur la sérothérapie, puis plus tard à mes communications sur les phénomènes métapsychiques. Les savants, malgré leurs prétentions ne sont que des hommes. »

Charles Richet pacifiste.

A partir de 1884, Charles Richet participa au mouvement pacifiste, lequel n'empêcha pas la guerre de 1914, mais contribua fortement à préparer la défense de la paix après cette guerre.

Membre, puis Président de Sociétés pacifistes, Charles Richet poursuivit son action par des discours, des conférences, des articles de journaux, des livres et sa participation active à des Congrès nationaux et internationaux dont il devint Président.

Ses principaux livres contre la guerre et pour la paix furent : *L'idée de l'arbitrage international est-elle une chimère ?* (1898). *La guerre et la paix, étude sur l'arbitrage international* (1899). *La paix et l'enseignement pacifiste* (1904). *Fables et récits pacifiques* (1904). *La paix et la guerre* (1905).

Ses principaux articles, il les réunit dans le livre : *Pour la paix* (1930) qu'il dédia à la mémoire de son grand-père Charles Renouard.

« C'est lui, dit sa dédicace, qui a été l'inspirateur de ma pensée, et par conséquent de ce livre. C'est lui qui m'a enseigné la double face de la guerre : férocité et stupidité. C'est lui qui m'a, dés mes premiers ans, donné pour la sainte justice un amour que rien ne pourra éteindre. Ce que le vieillard a enseigné à l'enfant, l'homme devenu vieux à son tour, doit l'apprendre aux jeunes gens. »

II ne fait pour moi aucun doute que c'est ce même apostolat qui lui a fait écrire son *Abrégé d'histoire générale* (1919). II y suit l'humanité de ses origines à nos jours, mais au lieu de faire une histoire des guerres, c'est à dire de leurs préparations, de leurs exécutions, des traités qui les terminèrent et de leur suite qui ne fut que préparation à d'autres guerres, il donne la plus large part à l'évolution morale, artistique, littéraire, scientifique de l'humanité à travers les expressions furieuses de sa bestialité qui ont ralenti, mutilé, détruit tant de chefs-d'œuvre de la pensée.

Ces derniers alinéas de l'avant-propos du livre ne laissent aucune incertitude sur les buts de l'auteur : »

« Le monde se précipite vers l'avenir avec une telle rapidité, et l'enseignement des sciences devient à tel point complexe, qu'on n'a pas le droit de s'appesantir sur les multiples détails du passé quand ils ne comportent pas quelques conclusions fécondes pour les choses du présent. II ne faut plus que nos faibles mémoires s'épuisent à retenir, dans toutes leurs détaillées péripéties, les longues et tragiques histoires conservées dans les annales du monde.

Tout de même il faut pouvoir suivre la marche de l'espèce humaine vers les vérités sociales, politiques, scientifiques, c'est à dire vers le progrès.

Ce progrès, nous y croyons, encore qu'il soit souvent bien obscur, bien incertain.

Après tout, l'humanité est encore très jeune. Il n'y a guère que depuis dix mille ans des sociétés, depuis trois mille ans des penseurs, depuis trois cent ans des savants. Et l'humanité a peut être encore dix mille siècles à vivre, et davantage. Ce n'est donc pas seulement la jeunesse de l'homme c'est une toute première enfance. Au lieu de nous indigner par sa lenteur, l'évolution des sociétés humaines devrait nous éblouir par sa rapidité.

L'auteur a cherché à être véridique, il n'a pas la prétention d'être impartial. L'impartialité est criminelle quand elle n'ose pas décider entre la justice et l'iniquité, la liberté et la servitude, la paix et la guerre, la science et l'ignorance.

Nous nous adressons surtout aux enfants. C'est notre prétention, notre intention et notre espoir. Alors nous serions sans excuse si, parlant à des enfants, nous ne leur enseignions pas qu'il y a des coupables. Nous n'avons aucune tendresse pour les juges qui ont donné à Socrate la ciguë, à Jésus Christ la croix, à Jeanne d'Arc le bûcher. Nous n'avons aucun respect pour les conquérants qui, afin d'acquérir quelque vaine gloire, ont versé des flots de douleur et de sang. Nous n'avons aucune admiration pour les coups d'États et lés tyrannies, les déportations et les pillages, les terreurs et les St-Barthélemy ...»

Ce physiologiste de génie était toute raison, toute sagesse.

Mais qu'on ne se trompe pas sur son pacifisme. II était celui d'un homme supérieurement intelligent et clairvoyant. Certes il souhaitait ardemment la cessation des guerres, toutefois il estimait stupide qu'on put l'attendre de la résignation et du désarmement des seuls pacifistes. Il considérait l'humanité comme sortant à peine, grâce à l'instruction généralisée et au progrès de la science, de sa première enfance et il jugeait que si jusque là son inconscience avait rendu excusables les meurtres et les vols, ses guerres et ses rapines, c'étaient des impulsions instinctives à désormais dominer. Et il avait le regard braqué sur les collectivités encore attardées aux cruelles mœurs enfantines et ne se gênait guère, dans ses écrits, pour les signaler à la méfiance générale.

S'il faisait également campagne contre la dénatalité en France, c'était par conviction que la France pacifique et prête à instaurer la pacification générale, perdrait toute influence efficace contre la guerre si elle perdait sa force.

Ce français pacifiste n'était pas de l'imbécile espèce anti-France. Son pays le trouva prêt à l'aider à tout moment utile. En 1870, il devança l'appel. En 1916, âgé de 66 ans, il entreprit une croisade en Italie, en Roumanie, en Russie, pays peuplé de ses élèves, pour y encourager latins et slaves à la lutte qu'il espérait devoir clore l'horrible coutume de la guerre. De retour en France il va aux armées où ses conseils peuvent être utiles et il y étudie les effets du choc explosif sur les combattants. Puis il s'emploie à observer, à l'hôpital de la côte Saint-André, les effets bénéfiques de sa zomothérapie sur les soldats tuberculeux.

Peut-être s'est on étonné qu'il ait signé, quelques semaines avant sa mort, un manifeste d'intellectuels contre l'idée que la France pourrait être entraînée à une guerre envers l'Italie ? Ce pacifiste qui a tant écrit contre la guerre et en faveur de l'arbitrage, en était-il venu à blâmer une action contre un agresseur, à récuser une pression en vue d'arbitrage ?

En vérité, Charles Richet, comme tant d'autres, se méfiait de cette première et précipitée action de la Société des Nations contre un agresseur. Il soupçonnait derrière cela les ordinaires manœuvres de gens d'affaires soucieux de mines, et de pétrole, beaucoup plus que de vies humaines. Et il se rebellait à penser que sous un prétexte philanthropique, la France pourrait être lancée dans une lutte fratricide, plus cruelle que toute autre puisqu'elle mettrait aux prises deux peuples amis, deux peuples unis par le souvenir d'une lutte commune pour leur liberté. A Richet il a paru que l'Éthiopie, avec ses murs cruelles et son esclavage, n'avait qu'à gagner à être régie par une nation civilisée, et qu'il serait ridicule et fou de faire s'entre-tuer des peuples civilisés et amis pour des sauvages. Si ridicule lui semblait cette menace qu'il ne pouvait pas croire à la sincérité du prétexte.

Pacifiste. Mais pacifiste vigilant.

Charles Richet littérateur, sociologue et philosophe.

Comme s'il pouvait se reposer de sa vie, si remplie, de savant dans un dérivatif littéraire, Ch. Richet employa ce qui eut été pour d'autres des loisirs, à penser et à écrire une œuvre littéraire considérable. Cette œuvre à elle seule l'eut mis en tête des grands écrivains de l'époque.

Rarement ce fut par pur jeu littéraire, c'est à dire principalement pour la forme verbale, qu'il écrivit. Presque tous ses articles ou livres pouvant être couverts par le titre de ce chapitre, eurent pour but de répandre des idées modificatrices des conceptions néfastes de la vie et d'améliorer le comportement des hommes.

La nomenclature ci-dessous, d'après les documents que je détiens, sera probablement incomplète pour la publier, et ne comprendra pas l'inédit. Elle donnera toutefois une idée de la diversité et de la fécondité d'un des aspects de l'activité extra-scientifique du savant.

Romans : *Sœur Marthe. Une conscience d'homme. La douleur des autres. A la recherche du bonheur. A la recherche de la gloire. Au seuil du mystère.*

Histoire : *Initiation à l'histoire de France. Abrégé d'histoire générale. Les coupables*(1916) vues historiques sur les responsables de la guerre.

Théâtre : *Circé*, drame en vers joué au théâtre de Monte-Carlo, Sarah Bernhardt y ayant le rôle de Circé. *La Mort de Socrate*, drame joué à l'Odéon.

Poésie : *Pour les grands et les petits ; Fables* (1895). *La gloire de Pasteur*.

La curieuse histoire de « La gloire de Pasteur » est à rappeler. En 1914 l'Académie française proposa, comme sujet du prix de poésie : un éloge de Pasteur. Les manuscrits devaient être anonymes. L'un d'eux obtint l'unanimité des suffrages, mais il inquiétait le jury en raison du nombre des expressions techniques qui l'émaillait. Tant d'érudition semblait suspecte par son alliance avec tant de puissance poétique. Pour ne pas s'exposer au ridicule de couronner un beau poème fourmillant de prétentieuses erreurs scientifiques, le jury soumit le manuscrit à l'examen d'un membre de l'Académie des sciences. Celui-ci n'y trouva, de son point de vue, rien à dire. Grand fut l'étonnement quand, dans la suite, le jury apprit que l'auteur du poème couronné était membre de l'Académie des Sciences : Charles Richet.

Sociologie : *Dans cent ans. L'homme stupide* (1919). *L'homme impuissant* (1927). *L'âge d'or et l'âge de l'or* (1930).

Littérature scientifique : *La sélection humaine*. *L'œuvre de Pasteur*. *Le Savant* (1923). *Apologie de la Biologie* (1929). *Souvenirs d'un physiologiste* (1933).

Littérature philosophique : *Le problème des causes finales* (1900) en collaboration avec Sully-Prudhomme. *Les cahiers de Joachim Legris* (1928), où l'auteur juge, avec sa large vision de la vie, les principaux mobiles d'action des collectivités et des individus. Livre de haute, sereine et franche raison et qui se termine par un recueil de pensées comparable de qualité aux pensées de Pascal et aux caractères de La Bruyère.

Par une coïncidence étrange le dernier livre publié par Charles Richet fut celui ayant pour titre *Au secours* (1935). Comme si l'éminent savant sentait qu'il devait se hâter pour lancer ses cris d'alarme.

« Oui ! au secours ! écrivait-il dès le début du livre. Non pour moi, justes Dieux ! Il ne me reste plus à vivre que quelques mois, quelques semaines, quelques jours peut-être ! et tout secours sera inutile pour prolonger mon humble existence ou en adoucir la fin. Mais au secours des nobles idées qui me sont chères !. »

Au secours de la liberté ! Au secours de la science ! Au secours de la paix ! Au secours de la patrie humaine ! Au secours de la France ! Au secours de l'individualisme ! Au secours de la Métapsychique 1 etc .... Autant de chapitres dans lesquels le Maître exhortait la jeunesse à sauver le patrimoine intellectuel et moral de l'humanité de ses ennemis acharnés : la sottise, les préjugés, la cupidité, les basses et viles passions, le déséquilibre mental, etc ....

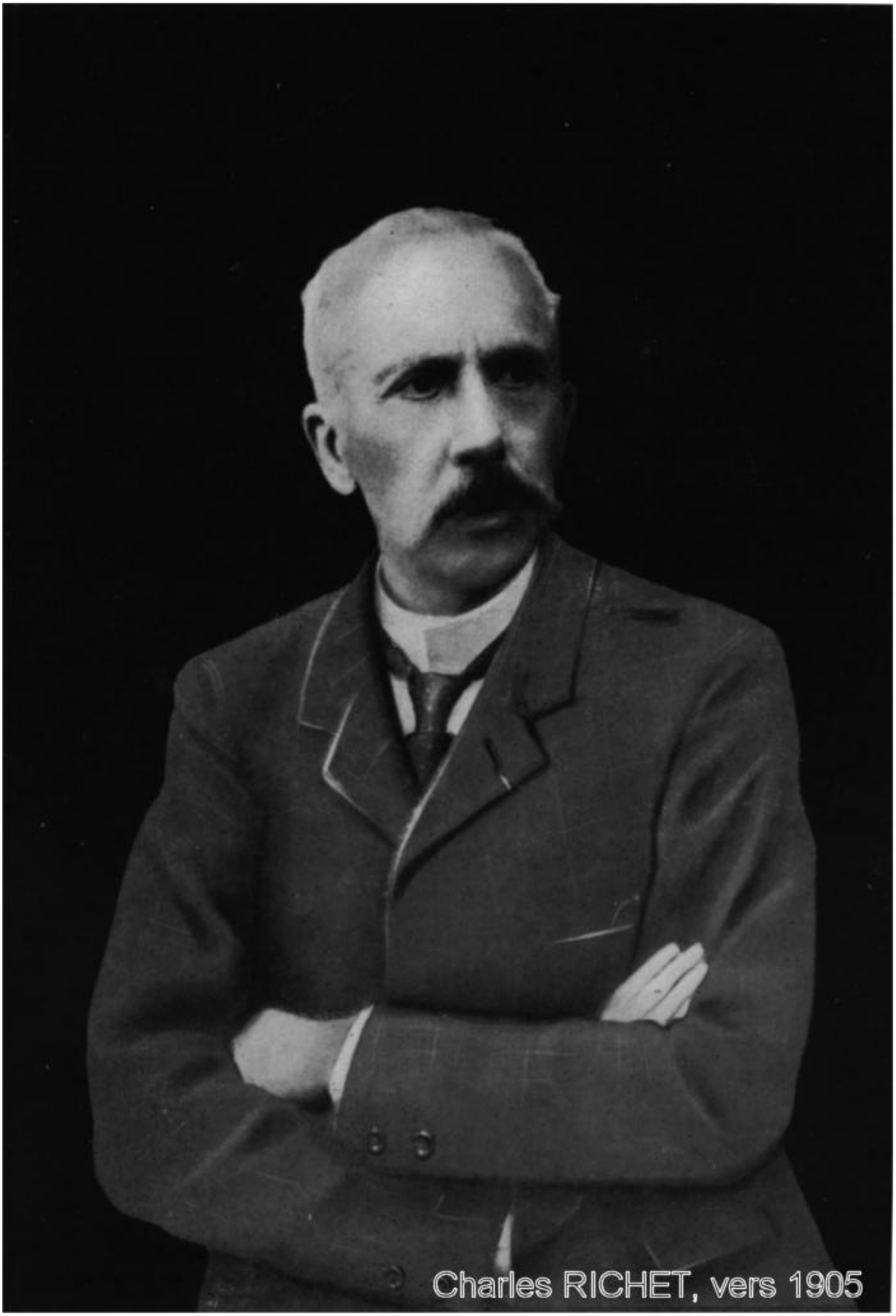
Livre infiniment émouvant. Claire clameur d'une voix de sage, hélas recouverte par tant de laides vociférations !

Cette œuvre littéraire considérable et qui eut, je le répète, suffi à l'activité de la plupart des écrivains et à rendre son auteur illustre, eut dû inciter l'Académie française à solliciter l'entrée dans la Compagnie du grand savant dont elle se fut honorée. Ce fut tout autre chose qui arriva.

Membre de l'Académie de Médecine, membre de l'Académie des sciences, prix Nobel de physiologie, écrivain de grande race, comme peu d'académiciens l'ont été quant au fond et quant à la forme, Charles Richet, sur le conseil de quelques uns de ses amis de l'Académie se présenta deux fois. Deux fois il ne fut pas admis. Il compris et cessa.

Pourquoi cet ostracisme ? Un de mes amis voulut le savoir, il le demanda à quelques hôtes de la Coupole. La réponse commune fut qu'un tel objecta le pacifisme de Ch. Richet, tel autre la vivisection, tel autre la métapsychique, et que cela fit impression sur la majorité des académiciens.

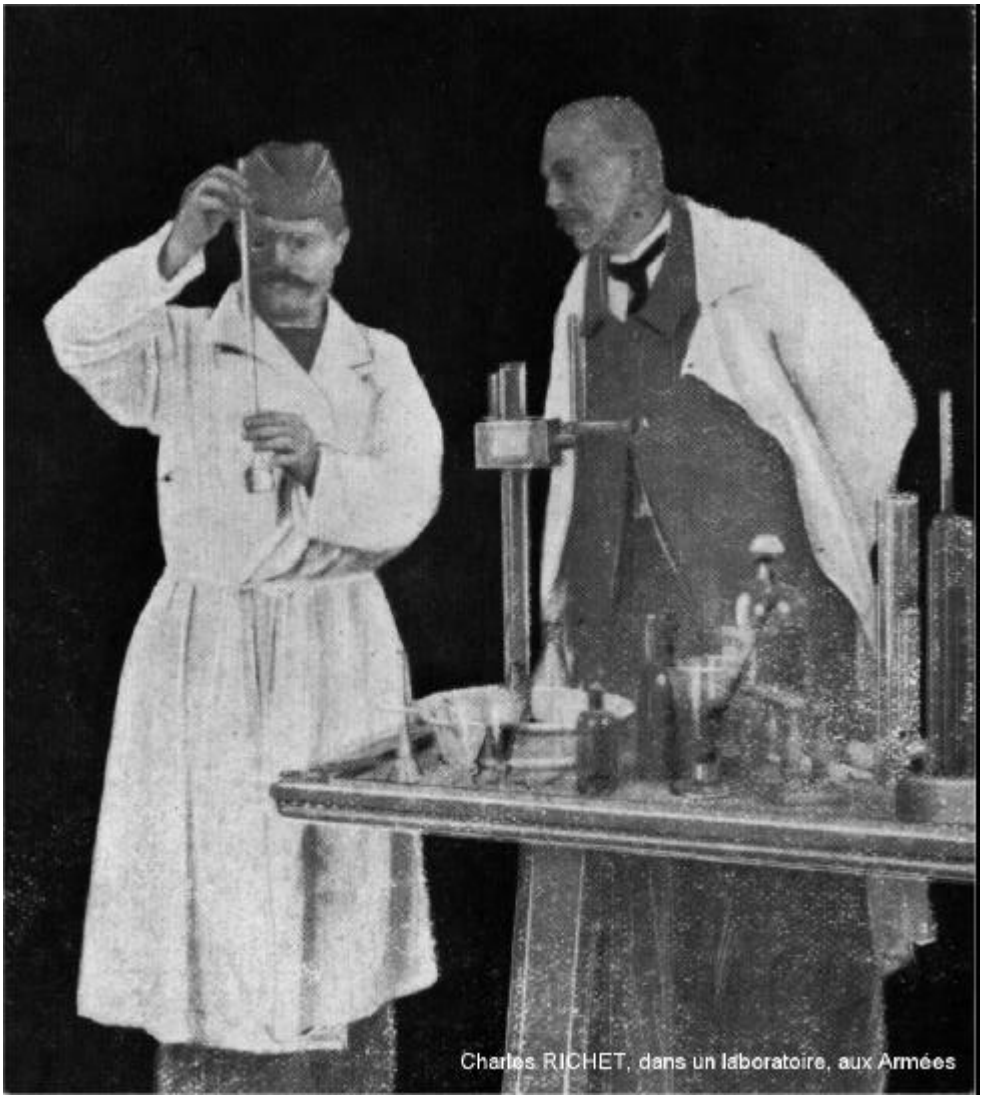
Considérons, si cela est exact, que ces « immortels » ont tenu à l'écart de leur compagnie une des plus magnifiques intelligences de notre temps parce qu'elle avait collaboré à l'effort d'instaurer la paix parmi les hommes, consacré une longue existence à faire des découvertes sauvant d'innombrables vies d'animaux et d'hommes, et couru de grands et incessants risques à attirer la curiosité des savants à l'égard des manifestations de la vie qui sont le seul espoir aux hommes de savoir s'ils peuvent survivre la mort de leur corps.



Charles RICHET, vers 1905

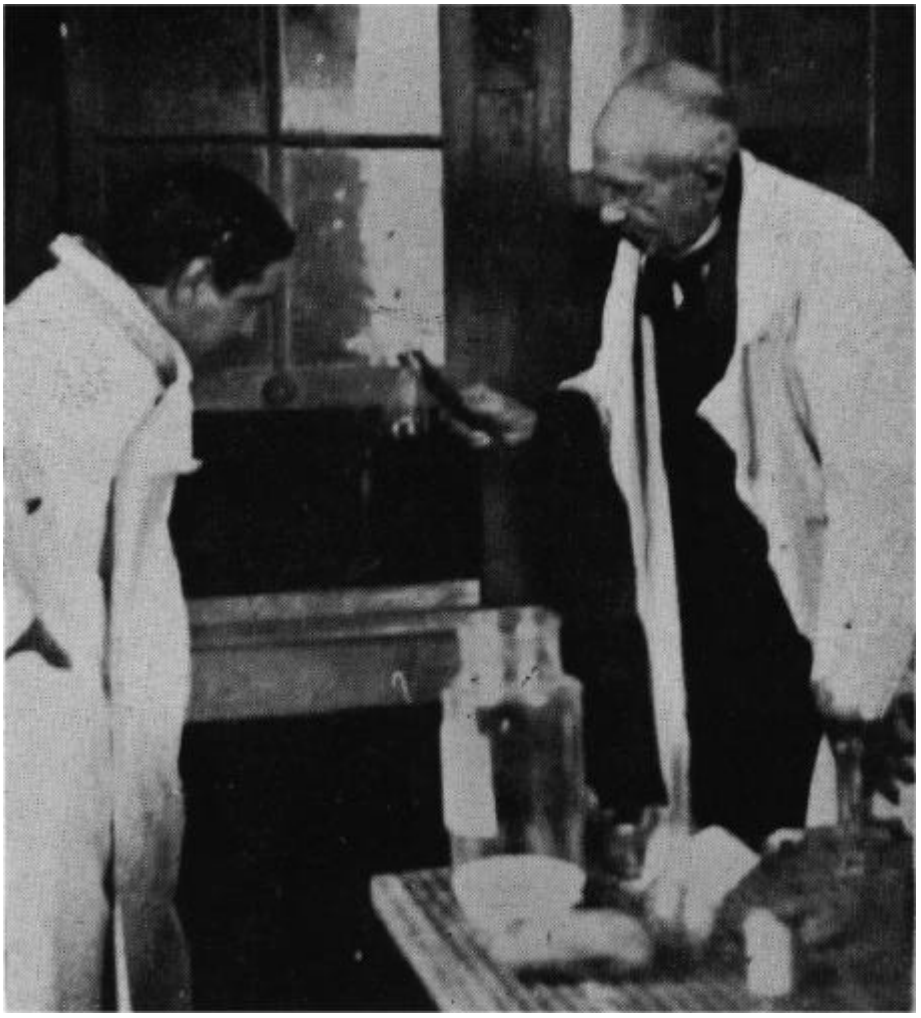
Charles RICHET, dans son laboratoire, venant d'examiner deux chiens en observation

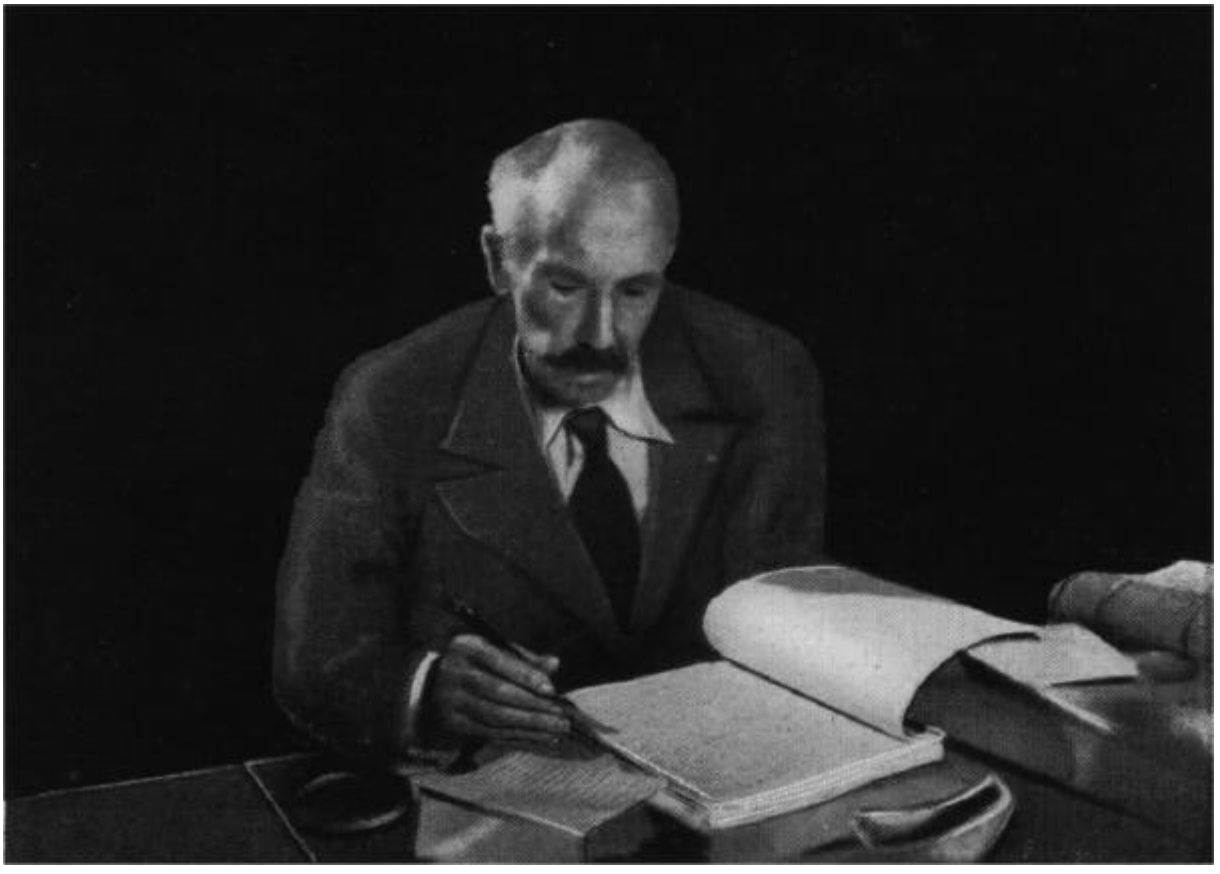
Charles RICHET et TATIN au Cap de la Hève, préparent le lancer de leur aéroplane



Charles RICHET, dans un laboratoire, aux Armées

Charles RICHET dans les tranchées





Charles Richet psychologue.

S'il fallait établir une bibliographie de l'œuvre psychologique de Charles Richet, on devrait y inclure une partie des livres ci-dessus cités, car bon nombre de ses ouvrages ont été, quant au fond, l'étude du comportement humain collectif et individuel, l'étude des déterminismes, des « fatalités » psychologiques. Charles Richet a regardé vivre les hommes en physiologiste et pour lui la psychologie était un chapitre, le plus compliqué et le moins encore développé, de la physiologie.

Telle était l'inclination de Charles Richet pour l'aspect psychologique de l'être humain, que ce fut ce qui surtout l'intéressa alors qu'il était élève de philosophie. Et dès que les circonstances mirent sous son observation des personnes susceptibles de somnambulisme provoqué, il n'hésita pas à sacrifier à cette condition de l'étude du psychisme humain sa première année d'internat, s'exposant ainsi à compromettre de diverses manières sa carrière.

Ce physiologiste de tempérament, et qui a pris rang dans l'histoire de la science à côté de son maître Claude Bernard, n'eut pas de peine à comprendre que le somnambulisme réalisait la simplification expérimentale idéale pour déceler ce qui pouvait être décelé du travail mental subconscient.

Quand il eut vérifié ce qui avait été écrit sur les effets de la suggestibilité en cet état, il procéda a des investigations nouvelles, et ce qui l'intéressa le plus ce fut l'étude de l'individualisation psychologique : la personnalité. Il constata que l'être humain, quand sa fonction mentale de contrôle est éclipsée par l'hypnose, perd le principal des attributs de sa personnalité et qu'il réalise toutes les personnifications qu'on lui suggère soit directement soit indirectement. Il appela cela : *l'objectivation des types*. Avec son collaborateur et ami J. Héricourt s'assura que même l'écriture change et tend à prendre les caractéristiques de chaque personnification nouvelle.

Cette fragilité de la personnalité, c'est à dire de l'ensemble des attributs psychologiques qui nous distingue les uns des autres, était ainsi la production expérimentale de ce que la maladie réalise quand elle entraîne des perturbations mentales. Une assemblée de gens sains présente autant d'individus différenciés. Une salle d'aliénés ne montre plus que quelques sortes de manifestations délirantes. Dès que l'homme perd cette chose fragile qu'est le contrôle directeur de sa fonction mentale, il tombe inexorablement dans l'une des quelques formes de l'automatisme subconscient.

Le monoï déisme du somnambulisme, c'est à dire la possibilité pour un expérimentateur de faire jouer à sa guise tel ou tel « ressort » de la subconscience, et en conséquence d'observer le développement de cette activité quasi isolée, intéressa fortement l'esprit clair de Charles Richet, attiré par l'expérience simple, laquelle mène à une nette conclusion. Si l'étude du somnambulisme, comme il l'a écrit, l'a orienté vers la physiologie, c'est parce que le somnambulisme lui a permis des constatations nettement démonstratives des relations du physiologique et du psychologique et donné à penser que l'étude expérimentale de l'organique devait arriver à la compréhension de l'activité mentale.

Cela est si vrai que l'*Essai de psychologie générale* qu'il publia en 1885, alors qu'il avait 35 ans, a été une tentative d'explication de la fonction psychique de l'être par la physiologie. Il s'est efforcé d'y établir, avec une logique et une clarté admirables, que pour comprendre quelque chose à ce qu'on appelle « l'esprit » il fallait regarder cette fonction non pas dans le degré de complexité qu'elle a atteint chez l'homme, mais chez les êtres inférieurs où, moins compliquée, elle est plus accessible à l'observation. C'est le *réflexe psychique,* affirma-t-il, c'est-à-dire la réponse organique à tout stimulant extérieur émouvant notre sensibilité consciente, qui doit être le départ d'une étude logique. Et de là l'auteur développa une démonstration qui aboutit à cette conclusion que le phénomène *pensée* est le résultat d'une association plus ou moins compliquée de réflexes, et que n'ayant conscience que de la résultante, nous sommes portés à la croire indépendante du corps, dans l'ignorance où nous sommes de son processus physiologique générateur.

Ce livre eut un grand succès dans les milieux intéressés à la psychologie. Il était pensé et écrit avec une clarté qui donnait un aspect simple à la fonction psychique jusque là si obscure. De plus il concordait dans ses conclusions avec les croyances scientifiques de l'époque, imbues de la doctrine matérialiste.

Avant ce livre, Charles Richet en avait écrit deux autres, mais sur de tout autres données d'observation : *Les poisons de l'intelligence* (1884), étude des troubles de l'esprit sous l'influence de certains toxiques, et *l'homme et l'intelligence* (1884).

En 1927, il reprit certaines questions psychologiques dans un nouveau livre : *l'intelligence et l'homme.*

Quantité de gens de science et de philosophes ont aujourd'hui un penser psychologique directement ou indirectement engendré par l'*Essai de psychologie générale*. Ce par quoi ils montrent ne pas avoir la souplesse évolutive du Maître.

Celui-ci, en effet, n'était pas de tempérament à se fixer dans une croyance. En 1885 il avait écrit sur la fonction de penser ce qu'il en croyait selon ses habitudes simplificatrices d'expérimentateur physiologiste. Mais dans la suite les circonstances, puis sa volonté active lui donnèrent des spectacles psychologiques d'une nature qui n'entrait plus dans le cadre de ses constructions explicatives premières. Peu à peu il finit par y devenir étranger, au point que, m'en étant aperçu, je pris plaisir, un soir, dans un dîner entre amis, il y a une dizaine d'années, à soutenir des notions faisant partie de « l' *Essai de psychologie générale* » et de provoquer ainsi - ce à quoi je m'attendais - une controverse avec le bon maître, moi étant l'avocat masqué de ses idées d'autrefois et lui les combattant. Quant à la fin de ce bref et amusant tournoi, je lui révélai la source de ma factice opinion, il ne répondit rien, son regard devint lointain, il resta longtemps rêveur, et nous eûmes la sensation que cette intelligence si ouverte mesurait le chemin qu'elle avait parcouru depuis cinquante ans à travers le monde de l'esprit.

Charles Richet Métapsychiste.

Il ne semble pas que les études de Charles Richet sur le somnambulisme, commencées dès sa première année d'internat et poursuivies par périodes dans la suite, lui aient fait constater des propriétés de l'esprit débordant le champ d'observation classique. Dans le somnambulisme, il s'est satisfait de trouver une condition particulièrement favorable à l'étude analytique et quasi objective de la fonction de penser. Cela l'a amené à la conception psycho-physiologique du psychisme exposée dans l'*Essai des psychologie générale* en 1885, brillante tentative d'expliquer l'esprit par le cerveau, le psychologique par l'organique.

C'est dans le même temps qu'il achevait d'écrire le manuscrit de cette œuvre, que le destin aiguilla sa curiosité vers une famille de phénomènes qui devaient bientôt élargir fortement ses idées sur l'esprit et finalement lui faire écrire en toutes circonstances qu'à notre époque nous ne pouvons rien y comprendre et seulement nous rendre compte de l'erreur de l'explication purement physiologique.

Voici comment il a relaté cet aiguillage du destin :

« En 1884, je reçus la visite du savant russe Aksakof, éditeur de *Psychische studien.* Aksakof me dit : « Vous vous occupez de somnambulisme et d'hypnotisme, mais il existe encore quelque chose de plus intéressant : les phénomènes dénommés spirites, c'est à dire les apparitions et les mouvements sans contact. » - « Pour apprendre à connaître de tels phénomènes, j'irai jusqu'au bout du monde, lui répondis-je. Il ne fit que sourire sans répondre. Mais quelques mois plus tard il m'écrivait : « Vous n'avez pas besoin d'aller jusqu'au bout du monde. Vous n'avez qu'à venir me rejoindre à Milan pour voir des choses absolument extraordinaires. » Peu de temps après j'étais à Milan et je pus, avec mon célèbre ami Cesare Lombroso, Schiaparelli, Chiaia et G. Finzi, assister aux expériences que l'on faisait alors avec Eusapia Paladino. Ces expériences mémorables de l'année 1884 furent exécutées sous un rigoureux contrôle et me convainquirent qu'il existait des choses dont l'étude, rejetée par la science officielle, était néanmoins du domaine de la physiologie expérimentale.

Au même moment parurent les livraisons des rapports de la société anglaise *Society for psychical research.* Les observations étaient prises avec une telle précision que, sans parti pris, on ne pouvait garder aucun doute. Parmi mes amis de cette époque, j'en avais un doué d'une forte puissance médiumnique, c'était Gaston Fournier. Dans la Société anglaise je publiai un long article sur les fonctions mystérieuses. Cet article fut traduit en allemand par A. von Schrenck Notzing. J'entrai en relations avec lui et également avec Frédéric Myers. Celui-ci fut un des investigateurs du mouvement psychique en Angleterre et l'un des auteurs d'un livre important sur les phénomènes désignés autrefois comme occultes et qui appartiennent à la science spirite (Phantasms of the living).

C'est ainsi que nous avons, chacun dans notre pays, poursuivi l'étude de ces phénomènes qui étaient autrefois réservés aux spirites. Schrenck Notzing en Allemagne, E. Morselli en Italie, William James en Amérique, Frédéric Myers et Oliver Lodge en Angleterre. Je considère comme un honneur pour moi d'avoir été lié avec ces hommes remarquables, de grand cœur et de haute intelligence. »

Deux sujets puissamment et diversement doués de propriétés psychiques supra-normales : Eusapia Paladino, italienne, et Mrs. Piper, américaine, suscitèrent en ce temps l'intérêt d'une pléiade de savants. Ce fut l'inauguration de l'étude, sous discipline scientifique, de phénomènes jusqu'alors abandonnés aux curiosités dispersées, rarement aptes à des constatations correctes et trop souvent enclines à des déformations explicatives.

Désormais Charles Richet devint aussi passionné des phénomènes psychiques que de physiologie. J'oserai même dire - et la suite de ce que je vais écrire le montrera - que l'étude des phénomènes psychiques fut son activité préférée, parce qu'il avait pleine confiance que l'investigation scientifique en dégagera un jour les notions et les conséquences les plus importantes pour l'homme.

Ayant vu en Italie l'étrange production d'Eusapia Paladino, Charles Richet fit venir ce sujet en France. Oliver Lodge a relaté dans ses Mémoires les séances auxquelles il assista ainsi que F. Myers et le Prof. Ochorowitz, dans l'île Ribaud au large de Giens, chez Charles Richet qui en était le propriétaire et l'unique occupant, le gardien d'un phare excepté.

C'est à cette époque qu'à l'Institut Général de psychologie, un groupe composé de M. Branly, M. d'Arsonval, M. et Mme Curie, M.Youréwitch, M. J. Courtier, celui-ci faisant fonction de secrétaire, fit une série d'expériences avec le même médium, lesquelles furent l'objet d'un rapport.

*
* *

Assuré de l'existence des phénomènes de médiumnité physique et bien plus encore de ceux de connaissance extra-sensorielle, Charles Richet pensa qu'il convenait de créer en France un périodique spécialisé â cette nouvelle branche de la science.

Il fonda en 1891 les *Annales des Sciences psychiques* dont le Dr. Dariex fut le premier rédacteur en chef. Au Dr. Dariex succéda, en 1914, M. C. de Vesme. Les difficultés matérielles et autres de la grande guerre firent suspendre cette publication. Elle ne reprit pas dans la suite, car sa raison d'être disparaissait par la création de la Revue Métapsychique, organe de l'Institut Métapsychique.

De 1891 à 1919, les Annales des sciences psychiques, dont M. C. de Vesme fut longtemps l'actif et érudit animateur, furent l'expression du mouvement mondial de la recherche en Métapsychique.

La Society for Psychical Research, de Londres, premier groupement en date d'investigateurs à méthodes scientifiques, sollicita Charles Richet d'être son Président, pour l'année 1897.

A l'occasion de son entrée en présidence, Charles Richet écrivit un mémoire dans lequel il prit une vue d'ensemble des phénomènes dits psychiques, établissant alors la classification qui lui resta chère dans la suite : les *phénomènes objectifs*, c'est à dire susceptibles par leur matérialité d'examens et d'enregistrements instrumentaux, et les *phénomènes subjectifs* se référant à la connaissance extra-sensorielle.

Ce fut dans ce mémoire qu'apparut, pour la première fois, le mot *Métapsychique*. Charles Richet le créa parce qu'il en fallait un pour étiqueter cet ensemble de phénomènes. On fit à ce mot un accueil divers. Certains lui reprochèrent son préfixe *meta*, lequel signifie *après*, en faisant observer qu'il ne s'agit pas de phénomènes situés après la psychologie, mais au contraire se référant à la psychologie, laquelle pour les accueillir devra s'élargir. Quant aux négateurs systématiques de cette famille de phénomènes, ils profitèrent à leur façon du discuté préfixe et refoulèrent la Métapsychique dans les brumes suspectes de la Métaphysique, ce qui facilitait leur besogne destructive.

Laissons cette stérile querelle de mot et retenons que Charles Richet a entendu par *Métapsychie* : l'étude des propriétés de l'esprit sortant du champ d'observation restreint de la psycho-physiologie encore universellement admise et enseignée.

Les faits importent et non leurs étiquettes.

*
* *

Partout où l'un de ces producteurs de l'inhabituel, dit médium, lui était signalé, Charles Richet s'y rendait, pourvu que le médium fut de qualité rare et l'indicateur digne de crédit. Il ne voulait pas manquer l'occasion d'apprendre un peu plus et de disposer peut-être ensuite d'un sujet utile au progrès d'une science naissante.

C'est ainsi qu'il alla en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Suède, en Pologne, etc . ...

Il eut été sans doute meilleur pour sa tranquillité morale et pour sa gloire de rester indifférent à la métapsychique ou de s'y intéresser clandestinement ou de loin par lecture comme le font tant d'autres. Physiologiste et écrivain de grande classe il n'eut ainsi connu que louanges et honneurs. Homme de grande sérénité d'âme et tout de bonté il n'eut eu que des amis.

Mais tel n'était pas le caractère de Charles Richet. L'opinion publique et l'opinion des savants ne lui semblaient pas valoir le sacrifice de ne pas chercher et répandre la vérité métapsychique, qu'il tenait pour le principal de la science de demain.

Ses pérégrinations auprès des « médiums » signalés n'étaient pas sans danger, quand ils étaient de la sorte dite « médiums à effets physiques », c'est-à-dire producteurs de télékinésies, de matérialisations et autres phénomènes matériels en soit imitables et ne pouvant être acceptés qu'en des conditions établissant clairement leur génération.

Eusapia Paladino, au caractère fantasque, avait déjà montré qu'elle était capable de faits supranormaux si on la privait de tous moyens normaux d'agir, mais aussi qu'elle n'hésitait pas, et avec une audace candide, à frauder si on lui en laissait la facilité. Tous les bons observateurs de ce sujet avaient tout de suite appris à son usage que nul crédit ne doit jamais être fait à un médium et que le plus honnête doit rester objet d'expériences excluant automatiquement la fraude.

Charles Richet, expérimentateur de tempérament, savait cela autant que quiconque. Toutefois quand il devenait l'invité, il n'était plus qu'un spectateur parmi d'autres, ne disposant d'aucun moyen instrumental de contrôle.

Un épisode de ce genre de constatation «en invité » a pesé lourdement et durablement sur sa renommée de métapsychiste : celui de la Villa Carmen d'Alger. On se souvient que l'éminent physiologiste, accompagné de G. Delanne, y assista, chez le général Noel, à des séances de matérialisation données par Marthe Beraud, ex-fiancée du fils défunt du Général, faisant œuvre de médium créateur de formes humaines.

Peu après son retour, Charles Richet publia ce qu'il avait constaté et sa conviction qu'il n'y avait pas eu fraude.

Cela devint aussitôt matière à polémique, puis un argument d'opposition durable contre le grand promoteur de la métapsychique. Charles Richet a-t-il été induit en erreur par une habile comédienne, en des conditions d'observation défectueuse ? Il ne l'a pas cru. D'autres l'ont cru et ont accumulé d'impressionnants témoignages contre la prétendue médium.

A supposer que Marthe B. ait été une effrontée fabricante d'apparitions et qu'elle ait abusé le grand physiologiste, n'a-t-on pas été au-delà de la raison et de la justice en refusant dans la suite tout crédit à Charles Richet pour la quantité d'autres sujets qu'il a observés et en des conditions dont il était le maître ? Car l'épisode de la Villa Carmen, pourquoi ne pas le dire, a été le grand prétexte pris par quantité de savants pour mettre en doute tout ce que Charles Richet a écrit dans la suite sur les phénomènes psychiques.

« Il y a eu un faux médium à effets physiques, donc tous les producteurs de phénomènes métapsychiques physiques, et mêmes ceux intellectuels, sont des imposteurs. Un excellent expérimentateur a été leurré, en condition d'observation défectueuse, donc il a toujours été trompé et sera toujours trompé même en condition d'observation bonne. » Tel est le raisonnement avec lequel les systématiquement hostiles à la métapsychique se sont tenacement employés à annihiler l'œuvre en cette direction de Charles Richet.

Entre l'erreur de Charles Richet, si erreur il y a eu, et celle de ceux qui raisonnent et agissent ainsi, quelle est la plus funeste à l'humanité ? Et qui faut-il, en la circonstance admirer ou blâmer : les négateurs résolus des manifestations culminantes de la vie et qui saisissent tout prétexte pour satisfaire à leur préjugés, ou le savant

illustre qui, sachant qu'il risque sa réputation et son repos moral, veut voir les faits, puis écrit ce qu'il a constaté, et ce qu'il croit être la vérité ?

Quelle branche de la science résisterait à cette exigence : tout nier s'il y a eu erreur, supprimer tout crédit à qui se sera une fois trompé ?

*
* *

L'Angleterre avait fondé la *Society for Psychical Research*, qui réunissait périodiquement les investigateurs en métapsychique et des personnalités intéressées à leurs recherches. En France les chercheurs en cette direction de la science n'avaient aucune organisation leur permettant de se rencontrer et de confronter leurs idées. Les articles dans les Annales des sciences psychiques étaient leur seul terrain d'échanges.

En attendant que s'accrut le nombre des explorateurs du métapsychisme, assez pour qu'une société dans le genre de celles scientifiques put être fondée, Charles Richet et son ami le Dr. J. Maxwell, alors substitut du Procureur général à Paris, créèrent un dîner-réunion.

Le premier eut lieu en juin 1914. Y furent présents : Charles Richet, Dr. J. Maxwell, Henri Bergson, Arnault de Grammont, Camille Flammarion, Dr. Jean-Charles Roux, le physicien de Watteville, l'ingénieur Lemerle, J. Courtier, secrétaire de l'Institut général de psychologie, Dr. H. Bourbon. C. de Vesme, Dr. von Schrenck-Notzing, Dr. E. Osty.

Il fut décidé que ce dîner-réunion aurait lieu chaque mois. La date dans le mois fut fixée d'après le nombre des convives du dîner inaugural. Nous étions treize. Ce devint *le dîner du 13*.

Dans la suite le nombre des participants s'accrut. Il y eut des assistants réguliers, il y en eut à éclipses, il y eut beaucoup d'invités. Voilà 22 ans que ce dîner dure, rare vivacité pour une réunion mensuelle.

Charles Richet s'y est rendu avec une assiduité jamais démentie. Extrêmement rares ont été ses absences et alors légitimées par une impossibilité qui lui était pénible. Le 13 novembre 1935, c'est à dire une vingtaine de jours avant sa mort, il présidait encore la réunion. « J'y viendrai jusqu'à ma mort, disait-il quelquefois. »

Il aimait beaucoup ce groupement d'intéressés à la métapsychique qu'il vit se renouveler, la mort ici comme partout changeant les figurants de la vie. Et il maintenait fermement cette réunion, qui avait le dîner pour prétexte, dans le cadre des préoccupations métapsychiques. A partir du moment où le personnel avait rempli son office, Charles Richet frappait quelques coups sur son verre. C'était le signal d'arrêt des conversations particulières et de début d'une discussion générale. Chacun était prié de communiquer les faits qu'il avait constatés depuis la réunion précédente, ou ce qu'il avait étudié, et c'était l'occasion d'utiles échanges d'idées. Quelquefois un invité relatait des faits dont il avait été le témoin direct ; il trouvait un auditoire attentionné, mais jamais accueillant la fantaisie. La critique était courtoise, toutefois sans tolérance pour les observations défectueuses et les explications risquées. Charles Richet généralement laissait « donner la jeune garde », puis, entre deux bouffées de pipe concluait par quelques paroles calmes, mettant au point les choses. Ce fut souvent de l'approbation. Ce fut souvent aussi une mise en doute non masquée. Quelquefois cela rappela le bruit sec de la guillotine.

Le dîner inaugural, juin 1914, a été rendu inoubliable à ceux qui y assistèrent, par la prédiction, devenue fameuse, dont ils prirent ce jour là connaissance.

Charles Richet informa les convives qu'il avait eu en décembre 1913 la visite du Dr. Tardieu, médecin consultant au Mont-Dore, venu lui faire part d'une prédiction étrange que son ami Sonrel, alors élève astronome et qui tombait quelquefois dans une sorte d'extase prophétique, lui avait faite en 1869, cependant qu'il était, lui Tardieu, interne des hôpitaux de Paris.

Cette prédiction, qui avait annoncé avec détails impressionnants la guerre de 1870, s'était ultérieurement réalisée dans tout le développement inattendu de la vie individuelle de Tardieu. Le médecin du Mont-Dore

avait en substance dit à Richet: « je n'ai jamais voulu que cette prédiction fut rendue publique, parce que cela m'eût obligé à raconter ma vie, ce à quoi je répugne. Mais il s'agit maintenant de quelque chose de grave, de collectivement grave. La prédiction de Sonrel, en ce qui concerne le déroulement de ma vie, est arrivée à un évènement consistant dans un travail scientifique spécial et inattendu et que les circonstances m'ont amené à faire. Quand Sonrel me l'eut signalé, à la suite des précédents qui se sont tous jusqu'à ce jour réalisés, il a eu aussitôt la vision d'un nouvel évènement dramatique pour la France, une guerre, exactement comme il avait eu vision de la guerre de 1870 à propos d'un évènement de ma vie privée : « Ah ! s'est-il écrié, mon Dieu ! ma patrie est perdue : la France est morte… Quel désastre !… Ah ! la voilà sauvée ! Elle va jusqu' au Rhin ! O France ! ô ma patrie bien-aimée, te voilà triomphante tu es la reine des nations… ton génie resplendit dans l'Univers… tout le monde t'admire… »

Eh ! bien, cher maître, poursuivit Tardieu, nous sommes au bord de la guerre, j'en suis sûr. Et il se passera ce qu'a dit Sonrel, car cet homme étrange a saisi sans erreur tout le déroulement de ma vie. Si aujourd'hui je viens vous dire cette prédiction, c'est parce que je suis sûr de la guerre imminente, et que j'espère, en vous prévenant, vous qui savez l'existence des prémonitions, que vous pourrez peut-être avertir ceux qui ont la charge de la France. -,

Ayant entendu cela, Charles Richet avait prié le Dr. Tardieu d'écrire avec tous détails utiles la prédiction, dans son réalisé et dans ce qui restait à réaliser et de la lui envoyer.

Ce manuscrit de Tardieu, daté du 3 juin 1914, il nous le lut au dîner inaugural.

A cette date, autour du 10 juin, l'atmosphère de l'Europe était tranquille. La prédiction de Sonrel fut accueillie avec scepticisme. Chacun pensa plus ou moins que le Dr. Tardieu avait peu à peu ajusté les prémonitions déjà fort anciennes aux évènements par lui vécus ; elle n'émut pas. Il va sans dire que Charles Richet ne pensa pas un instant à alarmer les gouvernements, ce qui d'ailleurs eut été inutile. « Prenez, dit-il à C. de Vesme, ce manuscrit et publiez-le dans les Annales des Sciences psychiques. Le déroulement du temps nous apprendra ce que vaut la relation du présage. »

En nous quittant ce soir-là, le Baron von Schrenck Notzing, de Munich, nous invita à assister à un Congrès de psychologie, si je me souviens bien, à Berlin, pendant l'été.

On sait la suite : assassinat de l'Archiduc Ferdinand 28 juin 1914, puis l'engrenage inexorable qui aboutit à la déclaration de guerre à la France par l'Allemagne le 4 août. La précipitation des évènements fit obstacle à la publication proche de la prédiction de Sonrel. En raison des difficultés de l'époque elle ne parut dans les Annales des Sciences psychiques qu'en 1915. Mais les témoins ci-dessus cités en avaient eu connaissance à une époque où nul raisonnement humain ne pouvait prévoir la proximité de la guerre, l'invasion, l'importance du danger que courrait la France, et l'issue heureuse, et si l'on peut dire : glorieuse.

*
* *

Cette sinistre guerre fut l'occasion de la fondation de l'*Institut Métapsychique*, et en conséquence de la création de la *Revue Métapsychique*.

Elle amena à Paris, de Rome, l'éminent hygiéniste prof. R. Santoliquido ; d'Annecy, le Dr. G. Geley, Une circonstance fortuite les mit en rapport avec M. Jean Meyer, de Béziers, qui désirait aider financièrement au développement des sciences psychiques.

Des conversations et des efforts de ces trois hommes sortit l'Institut Métapsychique, lequel fut, par décret du 23 avril 1919, reconnu d'utilité publique, nécessité pour que legs et dons pussent dans la suite assurer sa durée et son développement.

Charles Richet fut tout d'abord sollicité comme Président, il ne voulut qu'être Président honoraire, estimant que la Présidence effective devait être attribuée au Prof. Santoliquido qui avait contribué efficacement à la fondation. Plus tard, en 1929, il devint Président actif quand Santoliquido cessa de pouvoir continuer sa fonction.

Le Dr. G. Geley dirigea l'Institut Métapsychique de 1919 à 1924. On sait comment, en juillet de cette dernière année, il termina sa vie dans une tragique chute d'avion. Sollicité par R. Santoliquido et J. Meyer, j'hésitai fortement à assumer la succession de mon ami Geley, laquelle me faisait passer du travail libre et calme à une fonction fertile en animosités de toutes origines. Charles Richet me pressa. J'acceptai et pris la direction de l'Institut Métapsychique en janvier 1925.

Quelques mois après (juin 1925) Charles Richet, âgé de 75 ans, donc à la limite d'âge du professorat, terminait dans l'hommage général 47 ans d'un brillant enseignement de la physiologie à la Faculté de Médecine de Paris : 10 ans comme professeur agrégé, 37 ans comme professeur titulaire.

Membre du Comité de l'Institut Métapsychique, puis Président effectif, Charles Richet remplit son rôle avec plus que de la conscience : avec un grand élan, car la création de cet Institut remplissait un souhait qu'il n'avait pas crû voir réaliser. Ce lui était une grande satisfaction que de savoir que désormais il y aurait en France une organisation spécialisée à la recherche métapsychique et apte à maintenir cette recherche dans la stricte voie scientifique.

Il redoutait que le désintérêt des universitaires, d'une part, et les déformations compromettantes des incompétents et des constructeurs de religions, d'autre part, finissent, par le silence ou la défiguration, à écarter de l'étude les chercheurs aptes à contribuer au progrès.

Aussi resta-t-il étroitement attaché à cette institution et en constante liaison avec elle.

Mon ami Geley et moi avons constaté combien la métapsychique occupait sa pensée. Cette science naissante lui avait valu les seules attaques qu'il ait eues, mais elle lui avait donné, par contre, ses plus grandes émotions intellectuelles. Ce serait trop peu de dire qu'il l'aimait autant que la physiologie. J'ai entendu de lui qu'il y avait pris un bien plus grand intérêt, pour le motif qu'elle avait pour objet les phénomènes les plus chargés de signification et d'utilité morale[2]. Son fils Georges me disait, il y a quelques jours: « mon père durant ses dernières années s'intéressait presque exclusivement à la métapsychique. »

*
* *

C'est ce que montrera, en effet, l'usage qu'il fit de la fin de sa vie.

Las de ses quasi inutiles efforts pour intéresser les universités et les savants à la métapsychique - et je donnerai plus loin une idée de ce que furent ses efforts - il se tourna vers le « grand public », avec l'espoir d'y trouver plus de compréhension, d'y faire naître une poussée d'intérêt laquelle inciterait indirectement le monde scientifique à une étude qu'il délaisse par préjugés ou par crainte de jugements défavorables.

Cet appel au public se fit dans la succession des quatre livres : *Notre sixième sens* (1928) ; *L'avenir de la prémonition* (1931), *La Grande Espérance* (1933) ; *Au Secours* (1935).

Du dernier de ces livres j'extrais ce passage qui montrera combien vibrant fut l'appel du savant :

« Dès que se constitue une science nouvelle, malgré les grandes espérances, qu'elle fait naître chez ses enthousiastes et hardis promoteurs, elle est tout d'abord, dans le grand public, mais surtout chez les savants, traitée par la raillerie et le mépris.

J'oserai donc ici demander secours pour une science neuve, informe ébauche encore, science dite des choses occultes, science que j'ai appelée Métapsychique (en 1894), mais que j'appellerais volontiers science de l'inhabituel…,

« Eh ! bien cette science de l'inhabituel, à laquelle j'ai consacré tant d'efforts est persécutée.

Oh ! je ne m'en émeus pas. Toutes les idées nouvelles le furent à leur origine. Pourquoi ne le seraient-elles pas encore aujourd'hui ?

---

[2] C'est ce que dit tout au long de son livre, *L'Homme cet inconnu*, l'illustre biologiste Alexis Carrel ; c'est ce qu' a exprimé M. Bergson à la fin de son livre : *Les deux sources de la morale et de la religion* ; c'est ce que répand inlassablement par son enseignement le grand philosophe allemand Hans Driesch ; ce fut par quoi le R. P. Menage termina son livre: *Immortalité*. Cela dit pour montrer que dans les milieux de haute pensée, la science métapsychique est par quelques esprits d'élite pleinement comprise.

Avant d'être persécuteurs, les chrétiens ont été martyrisés et livrés aux bêtes. et aux flammes.

Après avoir été cruels et impitoyables, les juifs, devenus les plus faibles, ont été en Espagne, en Russie, aujourd'hui en Allemagne, brûlés, traqués, exilés, estrapadés.

La persécution est un privilège (glorieux) réservé aux minorités. Or les métapsychistes sont, malgré leur nombre toujours croissant, une minorité.

On dira que nous ne sommes nullement persécutés, que nous pouvons. exposer librement nos idées dans des livres, des journaux, des conférences, que les faits occultes qui constituent la science nouvelle sont publiés dans de nombreuses revues spéciales, sans que les magistrats en défendent l'impression. On prouvera facilement que les pouvoirs publics ne s'opposent pas à la diffusion de nos idées, à l'enseignement de nos doctrines. Soit !

II n'y a plus d'autodafés comme jadis en Espagne pour les juifs. Il n'y a plus d'exil, comme au XVIIe siècle pour les huguenots de France et les papistes d'Angleterre.

Mais la persécution revêt des aspects divers. Les formes violentes ont disparu. Les bûchers ont été remplacés par la sévère orthodoxie des sciences officielles, des Académies, des Universités. J'ai le droit d'en parler car j'appartiens aux sciences officielles, aux Académies, aux Universités. Mais je suis à peu prés le seul (en France et à l'étranger! avec mes illustres amis William Crookes, Oliver Lodge, Cesar Lombroso. William James, Henri Morselli, Hans Driesch parmi les savants officiels à défendre la science de l'inhabituel.

Nous sommes des isolés. Il n'y a plus contre nous des Torquemada, des dragons de Villars, des janissaires. On se contente de l'indifférence et de la raillerie. Ou on nous ignore, ou on hausse les épaules.

Au secours donc contre cette indifférence et ces railleries.

II faut réagir contre ces armes silencieuses et ces poisons soporifiques.

Il faut, jeunes gens auxquels je m'adresse, ne pas vous laisser envahir par le mal du siècle, c'est à dire le culte du Dollar et la vénération des dogmes officiels.

II n'y a de vénérable que la vérité, et nous pouvons prévoir qu'une société nouvelle va surgir, car le monde humain est bien jeune encore, dans les vagissements de la toute première enfance. La société qui va naître sera toute différente de la société mécanique, matérialiste, physico-chimique, dans laquelle nous pataugeons, désespérés.

Et qui sait si alors de splendides lumières n apparaîtront pas, masquées aujourd'hui par l'imperfection de nos cinq misérables sens ?

A l'heure présente ceux qui s'occupent activement des choses occultes ne sont qu'une poignée de chercheurs. Mais les douze pêcheurs qui entouraient le Fils de l'Homme, à Nazareth, étaient moins nombreux et moins savants. Et pourtant ils ont fait quelque chemin dans le monde !

Malgré ce dédain de la science officielle pour la Métapsychique, j'ai confiance en son avenir. La vérité finit toujours par triompher.

Quand elle sort de son puits, nue et frissonnante, elle est bafouée, injuriée, traitée de cynique et d'aventurière, mais sa puissance est telle que toujours, après de longues luttes, elle finit par devenir reine…»

Tel fut le dernier cri du savant physiologiste en faveur de la science élargie de l'esprit. S'il l'a poussé vers la foule des hommes, c'est parce qu'il n'a pu le faire entendre des savants.

*
* *

Fréquentes et pressantes ont été, en effet, les sollicitations qu'il avait faites aux savants d'abandonner leurs stériles préjugés, de constater les faits puis, après vérification de leur réalité, de les étudier.

Quand en 1922 il fit paraître le *Traité de Métapsychique*, il le présenta en séance à l'Académie des sciences : « Ce livre, dit-il en substance, expose la diversité des phénomènes que j'ai constatés. Certes il ne s'agit pas de faits courants, que l'on. rencontre dans l'ordinaire pratique de la vie. Mais tous ceux qui ont la volonté de les constater ne seront pas déçus. Et ils s'apercevront que ces réalités inhabituelles sont celles qui nous feront connaître au plus profond l'homme, et au mieux ce que l'homme représente dans la vie. »

Si j'ai bonne mémoire, cette communication de Charles Richet ne fut pas acceptée au compte-rendu de l'Académie des Sciences, ce qui signifie que ceux qui ont la responsabilité de l'admission aux comptes-rendus,

bien qu'y recevant quantité d'inutilités, en ont exclu systématiquement la science des propriétés psychologiques humaines sortant du petit champ d'observation tracé par la conception matérialiste.

L'année suivante, 24 juillet 1923, en séance générale *du Congrès International de Physiologie*, Charles Richet, au lieu d'une communication se référant aux préoccupations habituelles des Congressistes, leur fit un important discours sur les *voies non sensorielles de la Connaissance et la méthode expérimentale.*

Dans ce discours, que reproduisit en entier la *Presse médicale* (10 novembre 1923) Charles Richet mit au courant ses collègues de la véracité des faits étiquetés métapsychiques, avec exemples concrets pour qu'ils en comprissent mieux les genres et l'infinie portée. Voici son appel à leur esprit scientifique..

« …Messieurs, j'ai terminé l'exposé des faits, et j'ose espérer qu'il n'y aura plus de doutes dans votre esprit, malgré la nouveauté de mes conclusions. Vous conviendrez avec moi que d'autres voies sont ouvertes à la connaissance que les voies sensorielles normales. Qu'il s'agisse des hypnotisés, des médiums, des sensitifs, peu importe. *Parfois l'intelligence s'ouvre à des vérités que ni la vue, ni l'audition, ni le toucher ne lui ont apportées.*

Si j'ai tenu à vous parler de ces faits en cette réunion solennelle, c'est parce que je les considère comme relevant de la physiologie. Oui, c'est un chapitre de la physiologie, un chapitre nouveau que je voudrais faire pénétrer dans notre science classique. Et je connais trop la sagacité des physiologistes pour croire qu'ils se refuseront à admettre ce que l'expérience a démontré.

C'est comme s'ils disaient : « Je ne crois plus à la méthode expérimentale. *J'ai mes idées*, et les expériences que vous m'apportez, si longues, si nombreuses, si méthodiques qu'elles soient, ne vont pas pouvoir les changer. »

Mais vous ne commettrez pas ce sacrilège. Vous oublierez vos théories et vous vous inclinerez devant les faits .....

Deux ans plus tard, Charles Richet, quittant sa chaire à la Faculté, décida que sa dernière leçon porterait exclusivement sur la Métapsychique. Par courtoisie, il en informa le Doyen de la Faculté. Celui-ci, comme il était inéluctable, s'en émut. Une dernière leçon de Professorat est toujours une solennité à laquelle assiste le corps professoral de la Faculté et bon nombre de personnalités scientifiques de l'université. Quel serait l'effet d'une leçon de Métapsychique devant une telle assistance dans l'ensemble hostile à cette science naissante et par ailleurs composée de gens croyant posséder dans leur tête la vérité du monde !

Interdire à Charles Richet l'exécution de son projet était un acte d'intolérance difficilement excusable, à l'égard d'un savant illustre et d'un ami. N'était-ce pas par ailleurs s'exposer à d'amers reproches des plus sectaires ? Conciliant, le Doyen pria Charles Richet de consacrer son avant dernière leçon à la Métapsychique et de faire la dernière sur l'œuvre du laboratoire de physiologie de la Faculté de Médecine de 1881 à 1925.

A la fois tenace et très bon, Charles Richet ne voulut pas inquiéter davantage son ami le Doyen. Il accepta la transaction. Mais il regretta l'occasion de tenter de faire comprendre à l'élite médicale combien était ridicule pour elle, et dommageable pour l'humanité, son désintérêt des phénomènes de la nature qui devraient être la principale préoccupation des Biologistes.

Sa leçon sur la Métapsychique eut lieu le 24 juin 1925. Y assistaient des gens de science de tous âges et de toutes situations. Il s'adressa aux étudiants, comme s'il continuait son cours de physiologie. Les passages ci-après donneront idée de la forme de cette leçon par laquelle il avait eu l'intention de clore son enseignement devant le corps enseignant réuni :

Au moment où je vais, de par les justes lois sur la limite d'âge, terminer mon enseignement, je voudrais, avant de partir, et du haut de cette chaire que j'ai si longtemps occupée, vous faire connaître par un très bref exposé les linéaments d'une science nouvelle, la métapsychique, qui ne rentre pas encore dans l'enseignement officiel de la physiologie. Elle est cependant un fragment de la physiologie dont elle fait partie intégrante, et très prochainement peut être elle appartiendra à la physiologie classique… Bien entendu, il faut, avant d'admettre la réalité de ces faits invraisemblables, inhabituels, observer une discipline sévère, férocement et implacablement sévère. Mais enfin, quand le fait est là, inexorable, dominateur, bravant toutes les objections, il

faut l'accepter, sous peine de donner un éclatant démenti à tous nos principes scientifiques, aux lois impérieuses de la méthode expérimentale.

Notez-le bien, c'est le professeur de physiologie qui vous parle. Or il n'admet pas d'autre guide que l'expérience. J'ai été l'élève de Claude Bernard, de Vulpian, de Marey, de Berthelot, de Wurtz, et je me croirais scientifiquement déshonoré si je ne suivais pas les exemples et leçons de ces maîtres illustres, et si je n'acceptais pas constamment l'expérience pour souveraine maîtresse de mes opinions.

Ainsi armé, je puis dédaigner - et c'est un précepte de morale autant que de science, - les clameurs de l'opinion publique. Il faut se répéter que toutes les conquêtes de la science ont été, à leur origine, persécutées, bafouées, conspuées, tramées aux gémonies .....

… J'ai terminé, messieurs, cet exposé sommaire d'une science nouvelle. Je m'imagine qu'une des grandes tâches du XXe siècle sera de donner à la métapsychique, toute son ampleur. Lourde tâche, mais grande œuvre, qu'il appartient aux physiologistes de rendre très belle.

Nous étions tentés de croire que l'avenir, l'immense avenir, de la science consisterait seulement en thermomètres plus délicats, en galvanomètres plus sensibles, en microscopes plus pénétrants, en télescopes à large foyer. Eh bien, la science ira beaucoup plus loin. Elle ne se contentera pas de ces médiocres conquêtes. Des mondes imprévus s'ouvrent devant elle.

Vous êtes très jeunes, jeunes gens. Vous verrez peut-être quelques uns de ces horizons nouveaux, magnifiques, car la métapsychique se développe avec une rapidité effarante. Moi je ne verrai pas ces temps heureux, mais j'ai quelque fierté de les avoir prévus.

Le courage moral de Ch. Richet était à la taille de sa vaste intelligence.

*
* *

Une circonstance plus récente en sera un autre exemple. J'ai quelque scrupule à la rapporter parce que, j'y fus malgré moi mêlé. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de Charles Richet ; et puisque je veux continuer à faire connaître ce que fut totalement ce savant, pourquoi ne pas dire ce qui a été.

Charles Richet suivit de près l'étude expérimentale que je fis, en 1930-1932, avec la collaboration de mon fils Marcel, sur les phénomènes de télékinésie et de matérialisation, produits par le jeune autrichien Rudi Schneider. Il fut heureux de voir la métapsychique objective devenir matière à étude physique et physiologique en même temps que psychologique. Ce maître de la biologie expérimentale retrouvait là sa manière préférée et il se réjouissait que nous ayons révélé un milieu favorable (une certaine zone de l'infra-rouge) à la manifestation et à l'étude d'une substance invisible produite par le sujet quand il avait pour but de déplacer un objet à distance indépendamment de tous moyens normaux. II entrevoyait l'ampleur de la voie ainsi ouverte. « Prenez date, me dit-il, de cette découverte par un pli à l'Académie des Sciences, en attendant que j'y fasse en votre nom une communication. »

Un mauvais destin fit qu'après une première étude féconde, ultérieurement publiée dans le livre « *Les Pouvoirs inconnus de l'esprit sur la matière* » les moyens financiers pour continuer nous manquèrent par la mort du fondateur de notre Institut, cependant que, par surcroît de malheur, la médiumnité de Rudi Schneider suivait une courbe descendante.

Charles Richet écrivit à un français qui employait sa vaste fortune à une agitation politique vaine. II s'efforça de provoquer une conversation dans laquelle lui serait exposé le travail fait et proposé de constater et de faire constater par des techniciens la certitude expérimentale de l'obtenu, cela en vue d'une aide qui n'eut représenté pour lui qu'un léger sacrifice d'argent et pour nous de quoi nous attacher pour quelques années le sujet et acquérir, à mesure des besoins, l'instrumentation utile. Charles Richet n'obtint, de sa sollicitation épistolaire, qu'une réponse de secrétaire informant qu'un rendez-vous serait fixé bientôt. Il ne le fut jamais.

Sur son conseil et avec une lettre pressante de lui, je m'adressai à la Direction, à Paris, de la Rockeller Foundation. J'eus grand mal à y faire comprendre la découverte faite et ses conséquences biologiques. L'accueil fut, certes, très bienveillant. Mais finalement il fut répondu que, suivant les règles de la fondation, l'aide n'était donnée qu'aux travaux agréés par les corps scientifiques officiels, et que plus tard, quand la recherche métapsychique aura le patronage des Académies, la fondation nous viendra en aide.

Tranquillement tenace, Charles Richet, habitué à ce genre de réaction, me parla d'autres démarches. Je finis par le persuader que nous perdions vainement notre temps en de pareilles tentatives et que le mieux était de remettre à des temps meilleurs la reprise de nos recherches.

Quand parut le livre « *Les Pouvoirs inconnus de l'esprit sur la matière* », exposé de nos quinze mois d'étude expérimentale de la « *médiumnité à effets physiques* » de Rudi Schneider, Charles Richet présenta en notre nom une communication à l'Académie des Sciences (mars 1932). La presse y fit écho.

Quelques jours après il me dit : « J'ai cherché à intéresser mes collègues à votre belle étude. Personne n'a manifesté d'opposition. Je serais fort étonné si j'ai changé quelque chose dans ces têtes qu'habitent des préjugés. Toujours est-il que, renouvelant ce qui s'est passé lors de ma présentation du Traité de Métapsychique, l'insertion de ma communication aux comptes-rendus a été refusée. »

Je me suis demandé souvent si Charles Richet n'éprouvait pas, sans en rien manifester ni rien dire, un malin plaisir à provoquer les réactions d'intolérance des corps savants. Pourquoi, sans cela, eut-il réitéré ses tentatives qu'il savait vouées inexorablement à l'échec ?

Un jour de 1934, de son ordinaire ton tranquille et sans même sourire, il me dit : « Je vous conseille d'envoyer à l'Académie des sciences *Les Pouvoirs inconnus de l'esprit sur la matière*, en vue du prix F. Emden. »

- « Vous plaisantez, lui répondis-je ? Demander à l'Académie des sciences de patronner par un prix la médiumnité physique ? La réaction de votre communication à l'Académie s'est-elle donc effacée de votre mémoire ?... - « Envoyez quand même le livre insista-t-il. Les prix sont donnés par des jurys restreints. Vous me ferez plaisir. »

Charles Richet était alors Président de l'Académie des Sciences.

Pour faire plaisir au Maître, j'ai envoyé. Et j'avais oublié cet envoi quand, le 27 mai 1935, Charles Richet m'écrivit : « J'ai pu obtenir le prix F. Emden de l'Institut, mais cela n'a pas été sans peine. L. et M. voulaient un supplément d'enquête[3]. J'ai répondu que je prenais la responsabilité de ce choix, et comme il y avait quelques hésitations, j'ai mis en demeure mes confrères de voter pour ou contre moi et ils n'ont pas osé voter contre …»

Et quand je revis ensuite Charles Richet, je le trouvai, pour la première fois, ému, c'est à dire irrité, en me rapportant les détails de la lutte qu'il avait eu à soutenir contre les deux opposants du jury, lequel, je crois, comprenait cinq membres.

Je fus si étonné de l'issue victorieuse de l'affaire, que j'en gardai pour moi le secret, n'acceptant d'y croire qu'après lecture, en fin d'année, de la liste des prix à l'officiel.

Méfiance justifiée. Charles Richet le 13 novembre 1935, m'aborda ainsi : « Mauvaise nouvelle. Le prix obtenu en Mai a été remis ces jours-ci en discussion par M... Il a menacé de porter le fait devant l'Académie en séance plénière. Devant cette hostilité et pour éviter une discussion en milieu incompétent et défavorable, j'ai retiré ma demande de prix, disant : tant pis pour l'Académie !», Ce sont les mêmes mentalités, ajouta-t-il, qui m'ont bafoué quand je cherchai, avec Tatin, à résoudre le problème du vol par l'aéroplane. Ce sont les mêmes qui n'ont tenu aucun compte de ma découverte de la sérothérapie. »

Tel a été le dernier effort de Charles Richet en faveur de la Métapsychique auprès des milieux scientifiques dits officiels.

Qu'est-il résulté de ces courageux et persévérants efforts ?

A en juger d'après le comportement de nombreux savants on serait tenté de croire que le résultat a été négatif. La plupart des gens de science, et je ne veux envisager que l'élite scientifique, non seulement n'ont pris aucun intérêt investigateur à la métapsychique, mais même pas un intérêt de lecture. Ils sont restés à cet égard d'une ignorance totale. La plupart d'entre eux ne savent rien du travail fait, ce qui ne les gêne d'ailleurs en rien pour le juger ; ils en sont encore, malgré tout ce qui a été trouvé et publié, à confondre la métapsychique, science, avec le spiritisme, religion. Bien plus, on en rencontre qui, s'il est question de ces phénomènes qui portent en eux l'explication de la nature fondamentale de l'homme et son sort, se vantent de leur ignorance. « Je ne sais rien de cela, disent-ils volontiers. » Et ils croient ainsi manifester de l'intelligence. Tel qui aurait

[3] A remarquer que lors de la communication de Charles Richet sur la même étude, en Mars 1932, aucun académicien ne demanda rien, pas même de nommer une commission de vérification des expériences, lesquelles en les supposant solidement établies, faisaient un apport considérable à la psychophysiologie et à la biologie.

honte de paraître ignorer les éléments des branches de la science autres que celle dont il s'occupe, tire vanité de ne connaître rien de la métapsychique et de n'avoir aucune curiosité pour elle.

Rien n'est plus comique et en même temps plus attristant qu'un tel spectacle

Ne soyons pas toutefois trop pessimistes. Charles Richet, certes, a rencontré beaucoup d'infirmes intellectuels, sourds et aveugles par préjugés. Mais, en vérité, il a contribué fortement à ébranler le scepticisme et par cela il a suscité quelques chercheur. Parmi les actuels investigateurs de la Métapsychique bon nombre en seraient encore à ne pas croire à la réalité de cette science, sans lui.

Les articles nécrologiques qui viennent d'être publiés dans les Revues scientifiques, dans celles médicales particulièrement, ont parlé de Charles Richet métapsychique tout autrement qu'elles l'eussent fait il y a vingt ou trente ans. On peut dire que dans l'ensemble il a été loué de son courageux apostolat à ouvrir les yeux des scientifiques sur les trésors des cryptes de l'esprit.

Il faut bien que Charles Richet ait changé quelque chose, par son prestige de physiologiste de grande classe, dans la manière de penser d'une partie de l'élite savante à l'égard de la métapsychique, pour qu'un homme, que je crois éloigné de cette direction d'étude, tel que l'éminent chirurgien Prof. J. L. Faure ait prononcé ces paroles dans l'unique discours aux obsèques.

« C'était avant tout, un esprit libre, et si, comme le voyageur qui cherche une terre nouvelle, à travers les mers ténébreuses, il s'est lancé, lui, le savant, lui l'expérimentateur, à la poursuite de problèmes et peut-être même de chimères, au risque de s'y briser les reins, s'il a eu le courage d'affronter les sourires et les sarcasmes, c'est parce qu'il savait qu'à côté des vérités profondes et définitives que les savants ont à jamais tirées de la nuit du passé, il y a encore bien des choses que nous ignorons et que nous devons chercher à connaître. Et ses courses aventureuses dans le domaine difficilement accessible de la métapsychique, où les problèmes ne peuvent être résolus ni par une indifférence trop facile, ni par des railleries plus faciles encore, mais par des expériences bien conduites, sont précisément un des témoignages les plus puissants et de sa sincérité de savant et de l'indépendance de son esprit …»

La nature proposera toujours à la curiosité des hommes les phénomènes dits métapsychiques. S'ils sont des réalités, et nul de ceux qui les ont étudiés n'en doute, l'intelligence humaine sera inéluctablement amenée à en faire le principal objet de ses préoccupations.

Dans un temps plus ou moins lointain, les luttes de Charles Richet en faveur de la métapsychique lui seront peut être un plus grand titre à la reconnaissance des hommes que ses travaux de physiologiste.

*
* *

Charles Richet, ai-je écrit plus haut, a fortement évolué quant à ses conceptions sur la vie, l'homme et sa destinée, sous l'influence des acquisitions de la science métapsychique.

Ses constatations personnelles, ses réflexions, et le travail d'autrui qu'il suivait attentivement, l'ont conduit du matérialisme aux confins du spiritualisme.

En 1885 l'*Essai de psychologie générale* montra un Charles Richet uniquement inspiré par la physiologie et par l'analyse psychologique superficielle que permet la suggestion dans le somnambulisme. Ce qu'il avait alors constaté lui donnait â croire, et il l'écrivit avec sa clarté et sa franchise habituelles, que la fonction psychique n'était qu'une organisation compliquée de réflexes, donc que le cerveau est l'organe exclusif de la pensée et que la mort du cerveau est la mort de la pensée.

Si forte était l'empreinte que la pratique physiologique expérimentale lui avait donnée, qu'il la conserva durablement dans son investigation métapsychique et qu'il eut longtemps une prédilection marquée pour les expériences les plus simples, auxquelles était applicable le calcul des probabilités.

Quand en 1911, je l'entretins pour la première fois de mon étude alors en cours sur la connaissance extra-sensorielle et lui relatai, à sa demande, quelques uns des faits les plus étranges que j'obtenais avec l'un des sujets employés, je ne fus pas peu étonné de l'entendre me donner ce conseil : « Vous devriez instituer de nombreuses séries d'expériences, dans lesquelles vous demanderiez à vos sujets de révéler quelle carte, tantôt

connue, tantôt inconnue de vous, vous tireriez d'un jeu de cartes. Comme il y a une chance sur trente deux que le sujet tombe juste par hasard, vous disposeriez ainsi d'un procédé simple, exact, d'établir s'il y a eu clairvoyance, et vous pourriez, de plus, coter numériquement la valeur de la faculté du sujet. »

- « J'ai tenté, lui répondis-je, cette sorte d'expérience, et bien d'autres similaires, avec les sujets, et je me suis aperçu qu'alors qu'ils restaient insensibles au rayonnement d'un as de pique et se trompaient dans la divination des cartes autant de fois que le commun des hommes, ces mêmes sujets étaient capables, au contact d'un objet ou en présence de quelqu'un, de révéler la personnalité et des évènements circonstanciés de la vie passée et même de l'avenir de ce quelqu'un. Et cela me semble une matière d'étude devant mener plus loin que la répétition indéfinie d'expériences simples, lesquelles apprendraient peu de chose si elles réussissaient et dans ma pratique n'ont été qu'une accumulation d'échecs. »

« Vous avez peut-être raison, dit Charles Richet. Chacun a ses préférences et sa manière de chercher. L'important est qu'on cherche, puisqu'il n'y a pas d'autre manière de trouver. C'est l'addition de tout ce qui se trouve qui constitue la science. »

Longtemps, disais-je, Charles Richet conserva à l'égard de la métapsychique son penser de physiologiste. Encore en 1928, dans le livre *Le sixième sens*, on le voit s'efforcer d'expliquer la connaissance extrasensorielle par analogie avec la connaissance construite sur les données des sens. Vibration de la réalité et sensibilité réceptrice, il conserve ces choses et ces mots comme s'il ne s'apercevait pas que la métapsychique signale un plan cryptique de l'esprit d'une autre nature que celui d'ordinaire usage.

«… Le sixième sens, écrit-il pour conclure, est profondément obscur encore quant à ses limites, à ses modalités, à son mécanisme, à ses organes. Mais, quelques profondes que soient ces obscurités, elle n'empêchent nullement que l'existence du sixième sens ne soit prouvée.

Toute science a deux phases. La première, c'est la constatation des phénomènes. La seconde, c'est leur théorie explicative. Ce livre n'est que la première étape, la première phase, celle de l'exposé des faits.

Un jour viendra peut être où sera édifiée la théorie des lois qui gouvernent le sixième sens. Il me suffit dans ce livre. d'avoir prouvé qu'il existe.

Et je résumerai tout mon ouvrage en une phrase :

Le monde réel émet autour de nous des vibrations.

Quelques unes sont perçues par nos sens ; d'autres, non perceptibles à nos sens, sont décelées par nos appareils de physique ; mais il en est d'autres encore, non perçues par nos sens ou par nos appareils de physique, qui agissent sur certaines intelligences humaines et leur révèlent des fragments de la réalité. »

A l'occasion de la présentation que je fis de ce livre aux lecteurs de la Revue Métapsychique, je développai les motifs par lesquels j'étais certain qu'il ne s'agissait pas d'un sens, mais *d'une intelligence* ; non plus que de vibrations connues des choses, et que tout montrait, au contraire, que l'intelligence cryptique génératrice des phénomènes dits métapsychiques avait, dans l'espace et le temps, des possibilités de connaître, qui excluaient rationnellement l'entrée en jeu des vibrations et d'un sens.

En conclusion de notre controverse, Charles Richet écrivit qu'il pensait de même, et que par « sixième sens » il entendait parler d'une autre intelligence que celle d'usage normal et servie par des moyens de perception inconnus.

Encore fallait-il que ce fut dit.

Les livres qui suivirent furent un affranchissement progressif de la croyance dans l'explication du métapsychique par la sensibilité et les centres nerveux.

On peut dire que l'*Avenir de la Prémonition* (1931) fut une occasion particulièrement favorable à ce dégagement. Charles Richet s'y attarda à établir la réalité des présages à l'aide de faits typiques et divers. Vibrations et sens furent opportunément laissés de côté. II ne pouvait plus en être question.

Le livre suivant : *La grande espérance* (1933) développa l'idée, résumable ainsi : l'homme construit la science et par réversibilité la science construit l'homme, étant entendu par là qu'en meublant l'intelligence elle aiguise et étend progressivement l'intelligence. Une découverte facilite une autre découverte. Ayant passé en

revue les modalités principales de l'activité humaine et supputé ce que l'homme peut en attendre, il conclut ainsi

«… Au début de ce livre, je montrais que l'avenir des sociétés était en somme assez misérable, car nous ne pouvons espérer ni par les arts, ni par les lettres, ni par les industries, ni par les religions, ni même par les sciences, la révolution tutélaire qui apportera à une nouvelle humanité un avenir de bonheur et de paix.

I1 est bien entendu, quand je parle de sciences, que je parle des sciences classiques, cultivées et enseignées (que j'aime et admire de toutes les forces de mon être). Hélas ! si belles et si puissantes qu'elles soient, elles sont incapables de changer profondément notre conscience et notre moralité.

Donc ce n'est pas dans les sciences que je mets la *Grande espérance*, c'est dans la métapsychique, car elle s'étend en des régions tellement inconnues et tellement vastes que nous avons quelque peine à en envisager la portée.

Alors je dis avec toute l'audace que donne une conviction profonde : *la métapsychique est la grande espérance* .....

Dans *Au secours* (1935) l'évolution dans le sens spiritualiste se précise. La métapsychique n'est plus regardée par Charles Richet comme une simple amplification de la physiologie, c'est à dire comme un attribut exclusif de l'organisation matérielle. Il a compris et il affirme que cette direction de l'étude est la seule chance qu'a l'homme de découvrir sa réalité fondamentale, sa possibilité de survivance à la mort, bref que c'est la seule espérance :

«… La vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue si nous n'avions que notre corps, plus ou moins infect, à faire vivre, avec ses infirmités inéluctables, ses débilités, ses sénilités, et si notre existence intellectuelle n'était pas empoisonnée par des sentiments bas d'égoï sme et d'envie.

Toutes les religions ont pour principaux dogmes d'une part la croyance à un ou plusieurs Dieux, d'autre part pour les hommes un avenir illimité, c'est à dire la survie, c'est à dire quelque mépris de notre fragile et fugitive existence terrestre. Même pour les fétichistes les plus dégradés, Cafres, Lapons, Hottentots, il y a l'idée vague d'une existence future. La croyance à l'immortalité est la base fondamentale de toute religion. Les livres Saints de tous pays disent que dans notre corps il y a une âme qui, se dégageant après la mort de la charnelle guenille, monte tout droit en un paradis, où s'abîme dans un enfer, selon qu'elle aura mérité paradis ou enfer.

Que les Dieux immortels me préservent de tracer les linéaments de cette religion future, et pourtant, dans le fatras confus des sciences métapsychiques, il y a quelque chose qui nous permet d'espérer.

A l'heure actuelle nos sciences classiques ne sont encore, malgré de merveilleux progrès, que des embryons informes, assez puissants cependant pour nous autoriser à concevoir un avenir moins étroit, une physique plus profonde que notre physique actuelle, une biologie moins terre à terre que notre magnifique biologie à laquelle j'ai depuis longtemps voué tout mon amour, mais dont je vois trop bien les limites.

J'ai osé écrire un livre intitulé, *la Grande Espérance* où j'essaie de prouver que cet inhabituel (qui vibre autour de nous) nous réserve peut-être de fécondes surprises.

Cette nouvelle religion - que j'entrevois dans les rêves fumeux de mon imagination vagabonde - ne sera pas prêchée par un Moï se, un Christ, un Bouddha, un Mahomet. Elle n'aura ni Messie, ni prophète. Mais, contrairement aux autres religions, ses bases seront scientifiques. L'inhabituel et l'imprévu prendront place dans la science.

Or, il faudra un rude travail dans cette recherche, et, dans cette recherche même, bannir toute préoccupation religieuse ou morale. La vérité, la splendide vérité doit être le seul objet. *Un nouvel idéal moral sera la conséquence, et non le principe de cette science nouvelle.*

Alors j'appelle au secours les hommes, les jeunes hommes surtout, pour leur dire d'employer leur énergie, leur temps et leur talent, à approfondir les mystères de l'inhabituel dans lesquels nous n'avons pas pénétré encore. Ces mystères sont tellement vastes et tellement profonds que j'en suis comme ébloui...

C'est tout un domaine inexploré dans lequel il faut entrer. Une aurore, à peine entrevue parmi nos ténèbres, brille dans le lointain.

Supposons un sauvage ne connaissant rien de l'électricité, de l'énergie, de la lumière. Que penserait-il de l'Européen qui lui apporterait une petite pile électrique de poche ? Un joujou pour nous, un miracle pour lui. Pour arriver à ce miracle il a suffi de cent cinquante ans de travail.

Or, comme l'humanité a vraisemblablement plus d'un million de fois cent cinquante ans à vivre, quels miracles ne verrons nous pas apparaître ? .....

Au fur et à mesure que j'écris ce chapitre de mon livre je me laisse entraîner... D'abord je suis resté dans les régions banales de l'habituel, répétant les lieux communs sur les vérités scientifiques de la métapsychique outrageusement contestées par des hommes qui n'ont rien vu, ni rien voulu voir.

Peu à peu j'ai élevé le ton, parlé plus haut, et regardé au delà du monde habituel qui nous étreint.

Oui, *au-delà*. C'est l'expression usuelle dont on se sert pour relater les faits mystérieux, abîmes de la pensée. Mais j'ai quelque hésitation à me servir du mot d'au-delà ; car il y a toute une insipide littérature spirite qui fait un cruel abus de ce grand mot.

Le public me suivra-t-il ? Que m'importe !

Ce n'est pas pour les hommes d'aujourd'hui que j'écris, mais pour les hommes de demain… »

Avec le même judicieux raisonnement qui fit dire à Charles Richet que l'homme fait la science et qu'il est façonné par elle, on peut dire que si Charles Richet a fortement contribué à l'édification de la métapsychique, la métapsychique a transformé le physiologiste et le psychologue matérialiste en savant spiritualiste.

L'Homme.

Les actes expriment un homme.

Ceux de Charles Richet ont mis en évidence sa prodigieuse activité. A 85 ans, trahi par ses forces musculaires depuis quelques années, ayant une grande difficulté à écrire et par cela obligé de dicter, il travaillait, quand la mort l'a surpris, à trois livres ; l'*Europe au XIXme siècle*, histoire; *Les femmes immortelles*, biographies de femmes qui ont à divers titres le plus illustré leur sexe ; *L'avenir de la science*. Les manuscrits de ces livres étaient avancés. Celui du dernier est, je crois, terminé ; il sera peut-être publié.

Ses actes ont aussi mis en évidence un courage exceptionnel : courage physique qui lui faisait, dans son grand âge, traiter son corps comme une machine usée dont on veut tirer jusqu'au bout le plus grand rendement; courage moral qui le ramenait sans cesse, avec une tranquille ténacité, devant les obstacles aux vérités utiles.

Une souveraine sérénité, une exquise amabilité, une âme haute oubliant l'injure, une grande bonté complétaient l'exceptionnelle personnalité de Charles Richet.

Cet admirable savant fut l'un de ces rares hommes qui ne semblent pas avoir disparu de la vie, tant ils laissent d'eux-mêmes chez ceux qui les ont beaucoup connus.

Dr. E. OSTY

Imprimerie A. SAGNY
- 12, Rue Format -
-- PARIS (14e) --